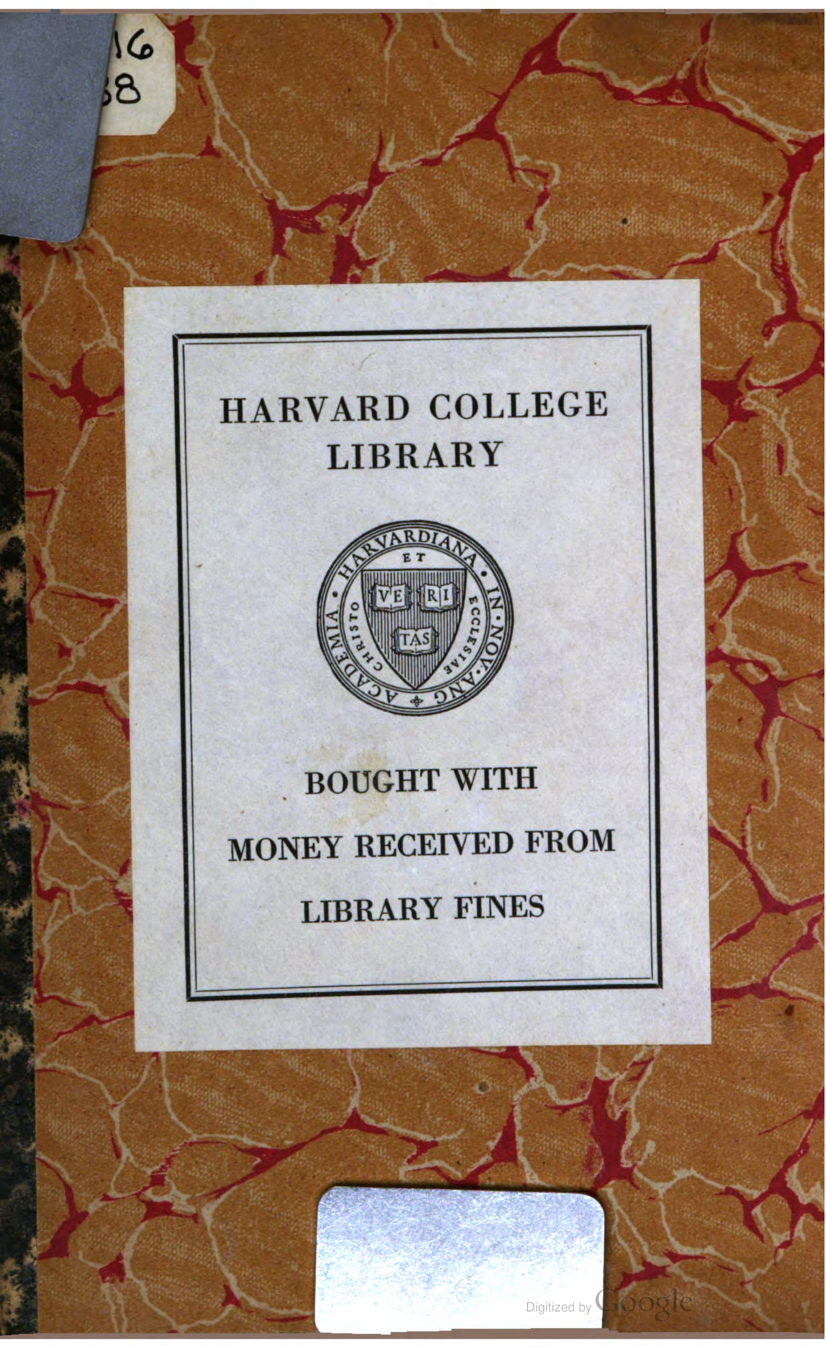
Khou-n-Atonou

Judith Gautier





JUDITH GAUTIER

de l'Académie Goncourt

Khou-n-atonou

(*Fragments d'un papyrus*)



Librairie Armand Colin

103, Boulevard Saint-Michel, PARIS



Khou-n-Atonou

(Fragments d'un papyrus)

DU MÊME AUTEUR

Le Dragon impérial.
Iskender.
La Sœur du Soleil.
La Conquête du Paradis.
Les Poèmes de la Libellule.
Fleurs d'Orient.
Le Vieux de la Montagne.
Le Livre de Jade.

Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD. — 577-97.

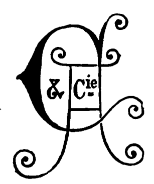


JUDITH GAUTIER

LAURÉAT DE L'INSTITUT

Khou-n-Atonou

(Fragments d'un papyrus)

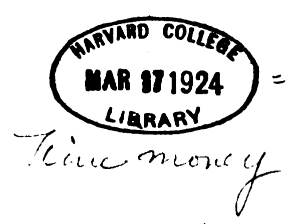


Paris, 5, rue de Mézières

Armand Colin et Cie, Éditeurs

Libraires de la Société des Gens de lettres

1898


HARVARD COLLEGE
MAR 17 1924
LIBRARY

KHOU-N-ATONOU

(FRAGMENTS D'UN PAPYRUS)

. . . .

. . . .

. . . .

. . . . et
le Premier Prophète parla ainsi :

— Menkéra est père d'une fille merveilleuse. Il l'a eue d'une épouse étrangère extrêmement belle; mais l'enfant est plus belle encore. Elle n'est pas brune de visage comme les femmes de notre

race; sa chair est blanche comme la pulpe des nélumbos qui fleurissent sur les lacs sacrés; de ses yeux, couleur d'améthyste et d'étoile, fusent des rayons qui brûlent plus sûrement que ceux d'Amon-Ra, car ils pénètrent jusqu'au cœur; ses cheveux, qu'elle laisse croître librement, couvrent son front d'une ombre étrange, et jamais sa bouche close ne sourit...

— Tu veux parler de Menko-Pira, la prêtresse d'Amon? dit un des Divins Pères.

Et celui qui interrompait, la main crispée sur la tête de gazelle qui décorait le bras de son siège, se penchait anxieusement.

Mais le Premier Prophète, sans lui répondre, continua :

— Cette femme est plus effrayante que

les lions à jeun, que les chars de guerre, que les fléaux du ciel! Elle est plus consolante que l'aurore, plus désirable que la richesse... Elle est telle, enfin, que moi-même, glacé par l'âge, je ne puis la voir sans trouble, ni parler d'elle avec calme. Cette femme porte en elle la toute-puissance. Il faut la donner au roi.

Aussitôt, comme sous une rafale brusque, les tuniques blanches des prêtres, réunis en conseil, s'agitèrent. Tous, incapables de parler, protestaient du geste : les larges manches s'éployaient comme des ailes; un bourdonnement montait, une réprobation unanime s'exprimait par les mains ouvertes, tendues en avant. Enfin les voix obéissant, ils crièrent :

— Non! non!

Et, hors du brouhaha confus, des phrases volaient :

— La bien-aimée d'Amon!

— La fleur mystérieuse du temple!

— Elle appartient à tous, si nul ne la possède!

— La radieuse vierge ne doit pas partir.

Beaucoup riaient, comme l'on fait pour narguer la peur.

Mais le Premier Prophète leva sa longue canne en ébène d'Éthiopie incrusté d'or, il tint haut son bras immobile, et peu à peu l'agitation s'apaisa; les prêtres reprirent leur pose impassible, les paumes sur les genoux, dans les plis rigides des robes pâles.

Le vieillard laissa un instant régner le silence, dans la pénombre de la salle aux

piliers puissants fleuris de lotus et de palmes, puis il parla :

— Votre émotion me confirme dans ma volonté, dit-il : le pouvoir de cette femme est infini, elle seule peut nous sauver... sauver les Dieux!

Toutes les têtes rondes, bleuies à la place rase des cheveux, eurent un sursaut, se tournèrent vers le Premier Prophète et les yeux s'élargirent.

— Sauver les Dieux?

Un des Divins Pères s'écria :

— N'est-ce pas un blasphème que de les supposer en danger? les Dieux très grands, très puissants, maîtres du monde?

D'autres dirent :

— L'impie est puni par le ciel dans ses enfants et dans ses petits-enfants.

— Celui qui ne se courbe pas, qui ne

baisse pas ses yeux mortels devant la splendeur d'Amon-Ra est frappé d'aveuglement.

Le pontife haussa la voix impatient :

— Ne répétez pas ici des formules faites pour la foule!... Sur terre il n'y a que les images des Dieux, des images faites par nos mains; c'est nous qui sommes les garants de leur puissance, les trompettes de leur gloire, la milice invincible qui les couvre, les impose au monde. A nous de tenir haut leurs étendards, à nous de les défendre et de les venger!

— On les a donc outragés?

— Le roi les délaisse, les méprise.

— N'est-il pas venu tout dernièrement, en grande pompe, rendre hommage à Amon-Ra?

— Il est venu plutôt comme pour un

suprême adieu. Il n'a pas prononcé de prière, n'a pas tendu ses mains ouvertes chargées d'offrandes. Sa tête, orgueilleusement, se dressait, ses yeux dardaient un défi, et sur ses lèvres courait le frisson d'un insultant sourire. Même il n'a pas rompu le sceau, qui scelle à son nom la porte du tabernacle où habite le Dieu suprême; le tabernacle est resté fermé, l'empreinte royale est intacte; à jamais, peut-être.

— Tes yeux, troublés par l'âge, ne t'ont-ils pas abusé?

— Le gypaète qui, perdu dans le ciel, voit sa proie et fond sur elle, n'a pas le regard plus sûr que le mien! s'écria le pontife. J'ai vu, sous l'aspic de la coiffure royale, dans les pensées du maître, qui sont des chaînes pour tout un peuple immense, j'ai vu monter l'orage; j'ai prévu

des choses redoutables... et ces choses sont arrivées.

Sa voix tremblait un peu quand il reprit, répondant aux muettes stupeurs qui l'interrogeaient :

— Depuis l'aurore de cette journée, Apitou n'est plus la capitale de l'Égypte!

Et il baissa la tête, comme accablé par le poids des paroles dites, par la nouvelle révélée, prenant corps, par la certitude affirmée, de ce qui était certain.

Tous les prêtres, debout maintenant, l'entouraient. . . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

Elle s'avança, par les salles désertes du temple, marchant lentement, entre les monstrueuses colonnes, si grosses, si hautes, qu'elles semblaient des tours. Ses regards frôlaient distraitement leurs surfaces bombées, que la nuit lumineuse confusément éclairait, et autour desquelles, des dieux, des rois et des prêtres, peints dans diverses attitudes, semblaient

tourner comme pour se cacher; et derrière les piliers, de longues traînées d'ombre fuyaient.

Une frange de perles, au bas de sa robe, rebondissait sur les dalles avec un bruit d'averse, et du bout de son bouquet elle frappait çà et là, semant sa route de pétales brisés.

De loin, en silence, ses servantes la suivaient, la perdant, puis la retrouvant, à travers la grandiose et formidable demeure, où elles étaient si petites que leurs fronts n'atteignaient même pas le haut du lotus épanoui qui formait la base des colonnes.

Enlaçant leurs bras, elles se serraient l'une contre l'autre, par peur de toutes ces choses gigantesques, que la nuit et la lune grandissaient encore, et à cause aussi de

ces êtres innombrables, à têtes de bêtes, à coiffures prodigieuses, qu'elles connaissaient bien pourtant, mais qui, en ce moment, leur paraissaient changés. Elles n'osaient pas les regarder franchement : alors, elles croyaient les voir glisser le long des parois, les suivre furtivement avec des regards hostiles.

Mais la prêtresse d'Amon descendit quelques marches, hors des portiques, dans la lumière nue de la grande cour; et les suivantes hâtèrent le pas, rirent à la lune, qui fit s'évaporer leur effroi.

La vaste esplanade était fermée d'un côté par le temple neuf, dont on apercevait les lourdes colonnes sculptées, et que précédaient deux colosses de granit, portraits du roi fondateur de l'édifice. En face, dans la muraille de l'enceinte, se dressait

une très haute porte flanquée de deux tours carrées, à parois obliques, qui la dépassaient encore. C'était là l'entrée principale du domaine d'Amon-Ra.

Le battant de pierre était clos et les gardiens sommeillaient, sans doute.

La prêtresse marcha vers l'enceinte et gravit l'escalier qui conduisait sur les murailles.

La vue découvrait de là un espace infini : toute la ville, tout le ciel et le fleuve, qui, le premier, attirait le regard. Il luisait comme un glaive au milieu des douces teintes paisibles des rues, des places, des demeures.

Au pied des murailles, en face de la grande porte, commençait l'avenue dallée, bordée de sphinx à tête de bélier, qui s'étendait, à travers la ville, jusqu'à l'entrée

d'un autre temple d'Amon-Ra, dont les murailles bordaient le fleuve.

On distinguait, entre les pattes des premiers colosses, s'appuyant du dos à leur poitrail, la statue géante du roi Ra-Ma-Neb Amen-Hotep, fondateur des deux temples; mais, de sphinx en sphinx, la statue diminuait, à la taille d'un homme, puis à celle d'un enfant, puis elle n'était plus rien, et les béliers eux-mêmes disparaissaient, tandis que le large ruban de la route dallée était encore longtemps visible.

Menko-Pira ne regardait pas l'avenue sacrée, ni les temples, ni le fleuve, ni la ville. Se renversant la tête, elle ouvrait ses yeux sur le disque éblouissant, qui roulait dans le ciel; elle le regardait avec obstination, comme si elle eût voulu le prendre pour miroir, y mirer sa face.

Ses bras blancs, elle les tendait vers l'astre, joignant les mains, les crispant l'une contre l'autre, et des phrases entrecoupées mouraient sur ses lèvres :

— Non, tu n'es pas le dieu Aah, ni Khons, ni Thoth, ni personne... esclave!... esclave inerte, sans vie!... tu n'es rien, rien que le sceau qui ferme l'invisible, trop haut pour que nous puissions l'atteindre, le briser!

Mais quelqu'un venait, au loin, comme un fantôme, sur le chemin des murailles.

Elle redevint impassible, regarda celui qui s'avançait et reconnut le Premier Prophète d'Amon.

Quand il fut tout proche, elle tendit ses mains vers lui en le saluant.

— Je te cherchais, ma fille, lui dit-il, je savais te trouver ici, rafraîchissant ton

front dans la brise qui court sur la haute muraille. Je savais te trouver solitaire, sous le ciel lumineux ; gazelle farouche dont tous sont avides et qui te dérobes à tous. Si j'interromps ce soir ta rêverie, c'est que j'ai de graves paroles à te faire entendre.

Elle dit :

— Je t'écoute, Prophète.

Alors il s'avança jusqu'au bord du rempart, regarda un moment, en silence, devant lui, puis il étendit le bras vers la ville.

— D'ordinaire, les soirs de pleine lune, dit-il, c'est fête dans Apitou. Sur toutes les places, à tous les carrefours, on danse, on se divertit aux sons des musiques, le fleuve Hapi est couvert de barques chargées de chanteuses et sur les berges circule lentement la foule réjouie. Mais, vois, ce soir, le fleuve est nu sous la lune, aucune

barque ne monte ni ne descend; nul bruit de musique ne s'élève, et, là-bas, les demeures royales sont obscures et vides...

— Pourquoi?... dit-elle, subitement anxieuse, il n'y a pas de guerre : le roi est dans sa demeure.

— Non, non, sache-le, il n'y est plus, il a quitté le palais et la ville. Avec lui sont partis, Royale mère, Royale épouse, Royales filles, princes, princesses, chefs guerriers, scribes et magiciens, serviteurs et servantes, et les chevaux et les chars, emportant les trésors, les parures, les provisions, toutes les bonnes choses!...

Elle demanda :

— Est-il parti pour toujours?

— Peut-être, dit le pontife en appuyant son regard sur la jeune fille.

— Où donc va le roi?

— Il va, pour adorer un dieu nouveau, dans une ville nouvelle, qu'avec grand mystère il a fait édifier, par tout un peuple d'esclaves. L'orgueil a gonflé son cœur, l'impiété a souillé son esprit, longuement il a médité le sacrilège, et voici que, reniant le dieu suprême, il découronne Pa-Amon-la-Grande, la demeure d'Amon, la cité superbe, aux temples innombrables ; il déserte le sanctuaire trois fois sacré du Dieu des Dieux, pour élire et glorifier un autre Dieu, une autre ville !

La prêtresse regardait ardemment, au loin, les palais sombres et déserts ; son cœur battait plus vite, elle prêtait l'oreille aux murmures confus et assourdis du peuple d'Apitou, de la cité déchue et consternée.

— Il faut que le roi revienne, s'écria le

vieillard en frappant de son poing le granit de la muraille, il le faut!

Elle dit :

— Qu'Amon-Ra fasse un miracle!

— Il le fera, et pour cela, il se servira de toi.

— De moi!...

— Prêtresse d'Amon, n'es-tu pas sa fille bien-aimée? sa préférée entre toutes? N'es-tu pas éclose dans l'ombre et le mystère de son temple? sous le rayonnement de sa gloire? Nourrie par les offrandes et la chair des sacrifices, bercée aux sons des hymnes, imprégnée d'encens, instruite et initiée par les scribes sacrés, l'essence du dieu vit en toi... en toi si belle, si blanche et si grave; en toi, femme inquiétante et merveilleuse, qui semble inconnue à ceux-là mêmes qui t'ont élevée.

— Que puis-je donc pour ramener le roi au dieu et à la ville?

— O enfant! ignores-tu ta puissance? Ne vois-tu pas l'ardente convoitise dans les regards qui te touchent? Les prêtres oublient leur rêve divin pour rêver à toi. Sans toi le Temple leur semblera plus vide que si la barque d'Amon avait quitté le tabernacle.

— Oui, dit-elle, tous désirent ma chair, tous m'ont demandé de faire avec eux un jour de bonheur, tous m'ont menacée de violence.

— Mais ils te protègent les uns des autres, ils veillent, pour que nul ne te prenne. N'as-tu pas vu leurs faces inquiètes collées aux grillages, quand tu passais par les portiques? Ne les as-tu pas devinés, se glissant furtivement dans l'ombre des

piliers, pour te suivre; et, en ce moment, ne sais-tu pas que de tous les points d'où on peut nous voir des regards ardents nous guettent?

— Qu'importe? dit-elle, qu'espères-tu de moi?

Le prophète répondit d'une voix lente :

— Je veux te donner au roi.

Un instant elle demeura muette, les yeux clos, la respiration coupée, puis elle dit :

— C'est bien... J'attendais ce jour. Ma destinée est d'aller vers lui!... . . . . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . . On eût dit de grands oiseaux, affolés par un orage. . . . . . .

. . . .

. . . . sur les tours en hurlant. . . . .

. . . .

. . . . pleurait, contre l'épaule d'un autre. . . . .

. . . .
. . . . à plat sur les dalles, se cachant la tête sous un pan de leur. . . . .
. . . . se couvrant de cendre, déchirant. . . . .
. . . .
. . . .
. . Amon, ou le maudissant. . . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . . le cortège. . . . .
. . . .
. . . . . une ligne d'hiéroglyphes sur une bande de papyrus. . . . .
. . . .
. . . . et Har-Kheb, le porte-

encens aux yeux de candeur. . . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

Le fleuve était un fleuve d'or, sous l'or du ciel crépusculaire, et les rameurs de la barque royale creusaient des déchirures noires et bleues dans l'or uni pareil au ciel.

Le bateau remontait lentement, vers l'est, avec toute la lumière derrière lui; aussi paraissait-il roux et comme brûlé, et le roi, couché à l'avant, sur des nattes et des coussins, ressemblait à un sphinx de bronze.

Très nombreuses, d'autres barques, moins grandes, suivaient à a file, et on eût

dit les vertèbres d'un grand serpent se déroulant sur l'eau d'or.

Le Roi du Midi et du Nord, Seigneur de la Double Terre, Ra-Néfer-Khepru ua-n-ra, Fils du Soleil, Vivant de Justice, Seigneur des Diadèmes, dans une complète immobilité, regardait de ses yeux fixes, plus loin que tout l'espace devant lui, dans le mystère de son rêve.

Les musiciens, debout à l'arrière, étouffaient sous leurs paumes les dernières vibrations des harpes, dont la mélodie avait rythmé le mouvement des rameurs; sous le tendelet de la cabine, les familiers du roi, assis, le menton aux genoux, se taisaient. La barque glissait sur l'or du fleuve, et la haute proue recourbée formait, avec son reflet, l'apparence d'une large bouche, qui semblait boire l'eau, silencieusement.

Maïs quelque chose parut sur le fleuve du côté de l'Orient.

On eût dit une embarcation descendant le fil de l'eau, venant à l'encontre de la barque royale.

Comment cela se pouvait-il? L'ordre était : que le fleuve soit désert devant la promenade du maître.

Cette audacieuse barque faisait face à la lumière, flamboyait comme un miroir d'or au soleil. Elle glissait vite, aidée par le courant, et déjà le roi l'avait vue.

Les hommes d'armes de l'escorte n'osaient devancer le maître; mais leurs embarcations quittèrent la file, s'espacèrent pour barrer le fleuve, les coupables ne pouvaient échapper.

Tout à coup, le roi se dressa, laissa échapper un cri.

— Isis! Isis! c'est elle! ils envoient la déesse pour les venger!

Une femme était debout, à l'avant de cette barque qui s'approchait.

Autour d'elle, des trames légères volaient, soulevées par la rapidité de la course. Tout enveloppée de soleil, elle semblait surhumaine, avec ses yeux larges et fixes, qui absorbaient la lumière et la renvoyaient plus belle.

Au cri du roi, quelqu'un s'élança hors de la cabine. C'était Apiï, l'ancien grand prêtre des Dieux déchus, maintenant scribe royal et intendant de la Grande Maison. Ayant aperçu cette barque et cette femme, il s'approcha du roi et lui dit à demi-voix :

— Que Ta Majesté ne craigne rien : je connais celle-ci : elle est fille de Menkera et prêtresse dans le Temple d'Amon. Sans

doute le Premier Prophète l'envoie vers toi, pour te séduire, et te ramener à sés Dieux.

— Je songeais, dit le roi : je parlais en moi-même ainsi : « Pourquoi, s'ils existent, « ces Dieux que j'outrage, pourquoi ne vien- « nent-ils pas me punir?... » Alors j'ai vu cette femme merveilleuse, et j'ai cru que c'était Isis.

Les hommes d'armes avaient cerné la barque, et Menko-Pira tendait ses mains aux liens.

— Qu'on s'approche, dit le roi.

Et quand elle fut tout près, il regarda longuement l'apparition, qui, même réelle, lui semblait surnaturelle, et elle le regarda aussi, ne baissant pas les paupières devant le royal et tout-puissant regard.

Le roi dit lentement, comme s'il pensait d'autres choses que ses paroles :

— Tu venais en conquérante, enfreignant les ordres; mais te voilà prisonnière.

Elle éleva ses mains liées, d'où pendaient les cordelettes.

— Je venais pour être prise : vous m'obéissez en me capturant.

— Je sais... Tu m'apportes la souffrance : tu viens me tenter, m'altérer de ton corps délicieux, pour le refuser à ma soif, si je ne renie pas ce que tu veux que je renie. Tes yeux resplendissent comme des astres; cependant, tu le vois, je lis à travers tes yeux.

— L'esprit voit toutes les choses de la terre par les prunelles; mais nul ne voit, de l'autre côté des prunelles, les choses de l'esprit.

D'une voix faible, il dit :

— Sache que je ne faiblirai pas.

Et, après l'avoir contemplée longtemps en silence, il ordonna :

— Qu'on la délie et qu'elle soit mise au rang des princesses.

Puis il fit signe de repartir.

De nouveau, les rames creusèrent des déchirures noires et bleues dans l'or de l'eau qui pâlissait, et la haute proue recourbée de la barque, figurant avec son reflet une large bouche, silencieusement se remit à boire le fleuve.

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . comme s'il l'oubliait. . . . .

. . . .

. . . présente. . . . .

. . . . Le soleil, par delà les nuages . . . . invisible . . . .

éclairant tout. . . . .

. . . .

. . . . le cœur de la reine. . . . . . .

. . . .

Des jours et des jours. . . . .

. . . .

. . . .

. . . .

Apiï tendait les paumes de ses mains vers le roi, s'inclinait :

— O! Pharaon, Vie, Santé, Force! l'envoyé du roi d'Assyrie est arrivé. Il est chargé d'une tablette d'argile, accompagné d'un interprète, et d'esclaves qui portent des présents. Dans la haute salle il attend Ta Majesté, et les heures s'écoulent.

— J'ai changé maintes choses en mon royaume, dit le Pharaon; celle-ci encore : je n'irai pas dans la haute salle. En ce pavillon paisible, au milieu des frais jar-

dins, amène-moi l'envoyé royal, c'est ici qu'il aura audience.

L'intendant de la Grande Maison ne laissa voir aucune surprise; il s'éloigna. Bientôt après, l'envoyé parut, avec sa suite, s'avançant, d'un pas cadencé, dans l'allée bordée de lotus.

Tous ceux qui passaient à portée de la vue, curieux, s'approchaient, pour examiner ces étrangers, dont l'aspect singulier étonnait. Ils avaient la peau claire, des barbes pointues et frisées, de longs cheveux sous des bonnets coniques, et ils étaient vêtus de lourdes robes qui les couvraient jusqu'à la cheville et que serraient à la taille de belles ceintures.

Le messager, plus âgé que ses compagnons, soutenait des deux mains, accoté à sa poitrine, le message royal, gravé

sur une tablette d'argile d'un brun clair.

Il s'arrêta sur les marches du pavillon dans lequel, solitaire, le Pharaon méditait, se prosterna; puis, à un signe du maître, l'interprète s'avança et traduisit le message.

« Au très grand roi Nepkhurriya, roi du pays de Mitsri, mon maître, mon Dieu, mon Soleil! Moi, Burnaburiash, roi d'Alasiya, ton serviteur, la poussière que tu foules, je me prosterne sept fois sept fois. Sois toujours le préféré de tes Dieux!... »

Le Pharaon, d'un geste, l'interrompit :

— Dis à mon frère le roi d'Assyrie qu'il n'y a plus de Dieux en Égypte, si ce n'est Atonou, le seul Dieu. Dis-lui que ma nouvelle ville est nommée « la demeure d'Atonou » et que mon nom est désormais : le Resplendissement d'Atonou.

L'interprète traduisit les paroles du roi, et le messager dissimula sa stupeur.

On poursuivit la lecture de la lettre, et le Pharaon accepta les présents de son frère Burnaburiash : l'or et les pierres précieuses, dix attelages, dix chars de bois, trente eunuques. Il consentit à lui envoyer ce qu'il demandait : de l'ivoire, du métal, en grande quantité, pour les travaux d'orfèvrerie, dont une partie serait renvoyée en Égypte; il lui pardonna d'avoir omis de le saluer avec sollicitude au moment d'une grave maladie, puisque le roi d'Alasiya déclarait être resté ignorant de cette maladie, aucun étranger n'en ayant transmis la nouvelle; et le Pharaon s'engagea à rechercher et à punir les malfaiteurs qui, sur la terre d'Égypte, avaient dévalisé l'en-

voyé babylonien nommé Tsalmu, chargé de présents.

Mais, à la demande d'une alliance entre le roi d'Assyrie et une personne de sa maison, il répondit :

— Hors du royaume, la fille du roi d'Égypte ne sera donnée à personne. Elle doit vivre dans le pays où resplendit Atonou, le Dieu unique. . . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

L'Intendant des plaisirs du roi vint annoncer que l'heure de se délasser et de se divertir était l'heure présente.

Par groupes, sous les platanes et les sycomores, les familiers du maître parurent.

De jolies barques, chargées de musiciennes et de chanteuses, glissèrent sur les lacs et les bassins encombrés de lotus; d'habiles nageuses, rejetant leurs tuniques transparentes, s'élancèrent dans les eaux limpides.

Des kiosques ajourés, dont lés boiseries étaient peintes de vives couleurs et d'or,

apparaissaient de toutes parts à travers les feuillages, les treilles et les buissons. Des serviteurs éthiopiens en gravirent lestement les degrés, y portant des plateaux chargés de friandises, de fruits, de boissons fraîches.

Puis la Royale épouse Néfrou-Atonou-Nefer-tii, s'avança appuyée sur Méri-Atonou, la Royale fille, l'aînée des princesses, et elles vinrent dans le pavillon du roi.

Presque aussitôt, un bruit de crotales et de flûtes se fit entendre, et le Pharaon se leva du lit où il était étendu, vint jusqu'au haut des marches.

C'était pour faire honneur à sa Royale Mère, la belle Taïa, l'illustre veuve du glorieux roi Ra-Ma-Neb Amen-Hotep.

Elle approchait lentement, ayant auprès d'elle la princesse Set-Amen, sœur aînée du

roi, et accompagnée d'une suite brillante. Tandis que la reine et la princesse Méri-Atonou étaient simplement vêtues de tuniques légères et n'avaient pour ornement qu'un lotus bleu sur le front, Taïa, belle toujours, et passionnément coquette, était parée avec une recherche délicate : elle avait pour coiffure le vautour au plumage d'émaux, emblème de la maternité royale, surmonté encore d'une couronne de palmes, portant un épervier d'or, et deux aspics, symbole de la double qualité : Royale Épouse et Royale Mère. Sa robe à manches évasées était de lin blanc d'une finesse admirable, traversée d'étroites rayures, alternativement mates et diaphanes, et ourlée d'une mince frange rouge; la ceinture brodée était bleue et rouge. Et la reine portait encore un magni-

fique gorgerin à triple rang et des bracelets en lapis vrai.

Mais, bien plus que sa parure, son beau visage retenait les regards. Il avait une grâce, une expression tendre et malicieuse, qui la laissait toute jeune en dépit des années. Tant d'amour, tant de ferveurs enthousiastes, l'avaient enveloppée durant sa royauté, que ses yeux en gardaient à jamais une langueur ravie. Son sourire creusait les coins de sa bouche, qu'une moue narquoise relevait aussi quelquefois. On la sentait toute-puissante, mais bonne; ses caprices avaient fait loi, elle n'en avait jamais eu de cruels; elle était fantasque, orgueilleuse et frivole, non tyrannique. Ce qu'elle avait voulu et obtenu de tous, c'était l'admiration extasiée, l'amour.

Son royal fils, avec un front plus lourd

de pensées, plus de force et plus de fermeté, était son exacte image, aussi beau qu'elle était belle.

Il l'aida à gravir les marches, l'attira près de lui sur le lit de repos, où elle se tint un peu raide et droite, à cause de sa haute coiffure.

Elle sourit à la reine et à Méri-Atonou, puis, tout de suite, frappant l'une contre l'autre ses mains délicates, elle s'écria :

— Quelque chose d'heureux ! Mon harpiste aux doigts agiles, qui sait de si gracieux chants, a inventé, aujourd'hui, un nouveau mode de poésie, qu'avant lui personne n'a connu. Il a composé, sur ce mode, un poème. Il faut que Ta Majesté l'entende : c'est un chant d'amour. Joli, joli !...

Elle fit un signe, et le harpiste s'avança

jusqu'au pied de l'escalier, tandis que des serviteurs apportaient, après l'avoir débarrassée de son étui de cuir vert, la harpe, ornée à sa base d'une tête royale.

L'artiste, allongeant ses bras nus, fit vibrer les cordes et chanta, tandis que Taïa, à voix basse, faisait remarquer à son fils que chaque verset du poème commençait par un nom de fleurs et que la sonorité du mot, d'une façon très ingénieuse, trouvait un écho dans l'un des mots suivants.

Le poète chantait ainsi :

O! acacia du bien-aimé! *qu'agaça* la brise, tandis qu'il passait devant moi, serrant la tige du bout de ses doigts pareils aux pétales!... Que ne suis-je le souffle qui caresse tes doigts, ils caresseraient mes lèvres!

O! prunellier de mon frère! dont les *prunelles liées* par mon regard, dardent vers moi des rayons d'amour. Ton pas se ralentit à ma vue, au même moment où ta présence arrête mon sang dans mes veines.

O! papyrus du bien-aimé! alors que *par ruse* il parle à des indifférents, disant ce que je dois savoir!... Tes paroles, pierres précieuses qui s'égrènent, je les recueille avec l'avidité qu'aurait un mendiant.

O! Marjolaine de mon frère! tandis qu'il *marche au*près de moi, se faisant, avec les guirlandes, un double collier pour se rendre au festin!... A moi, tu es le festin : le breuvage enivrant, c'est le son de ta voix!

O! lotus bleu du bien-aimé! quand il *ôte une* à une les fleurs de ma coiffure et les cache sur sa poitrine!... Je suis jalouse de ces fleurs, n'est-ce pas ma place qu'elles occupent?

O! pourpier de mon frère, à l'heure où *s'empourpre* le ciel, alors qu'il m'entraîne, m'enferme en ses bras! Comme le soleil au-dessus de la nuit, mon cœur, tout rouge et brûlant, reste suspendu, avant de s'abîmer dans ton amour!

La reine et Méri-Atonou furent charmées par la forme nouvelle du poème; le roi déclara qu'il la trouvait originale, et que, pour récompenser le poète préféré de sa mère, il lui accordait la décoration du Lion; il pouvait réclamer le collier d'or, et prévenir le scribe royal, afin qu'il écrivît le décret sur le papyrus.

Taïa, heureuse, caressa le menton de son fils; et lui, l'entourant de ses bras, s'écria :

— Royale mère à la longue durée, toi qui

m'aimes et que j'aime, raconte-moi, une fois encore, les choses singulières et audacieuses dont mon père illustre étonna le royaume.

Elle, souriante, répondit :

— J'étais seule dans le jardin fleuri de la petite maison de mes parents, en mon lointain pays de Tamahou. Tout à coup la palissade s'écroule, les branches se brisent, un lion bondit. Par la même brèche s'élance un jeune homme, pareil à un dieu, qui terrasse le lion, le tue. Moi, je me pâmais de frayeur. Mon père, Iouaa, et ma mère, Touaa, étaient accourus. Agenouillés près de moi, ils maudissaient le beau chasseur. Alors seulement il nous aperçut; il posa son regard sur moi, et quand je rouvris les yeux, s'approcha pour me consoler. Nos regards se croisèrent,

une flamme pareille nous brûla le cœur, nous ne savions plus en quel lieu du monde nous nous trouvions... Confusément je vis que le jardin s'emplissait d'une foule superbe, que mon père et ma mère s'étaient prosternés, le front contre terre... Mon âme flottait comme dans un rêve... j'entendis qu'il disait : « Celle-ci n'est pas de race royale, mais je la tiens pour divine et je ne ferai de jour de bonheur avec aucune autre. Par moi elle sera souveraine de la Double Terre, ma royale Épouse, mère des rois futurs. » Et le Pharaon, en dépit des traditions, et de tout ce qu'on put lui dire, fit ainsi. Ra-Ma-Neb-Amen-Hotep prit pour femme, l'humble Taïa, la créa reine, et par son amour lui fit une vie enchantée...

Taïa s'arrêta, tout émue.

— Tu pleures, mère?

— Ne m'a-t-il pas quittée, le bien-aimé? Celui qui, même simple chasseur de lions, m'eût rendue plus heureuse qu'une reine!

Mais déjà elle souriait :

— Que faut-il te redire encore ?

— Comment mon père traita les Dieux.

— Il les combla de richesses, couvrit le royaume de temples superbes; puis... c'est cela surtout que tu veux entendre... il se déclara dieu lui-même et me fit déesse. Il nous construisit un temple, à Soleb, en Nubie; on nous fit des sacrifices, et nous-mêmes nous vînmes nous adorer, tendant nos mains chargées d'offrandes!...

— C'était là le premier coup porté aux Dieux, dit le roi. Personne n'a compris l'ironie secrète de cette apparente folie : après tant d'obscurs symboles, de dieux

à têtes monstrueuses, d'animaux divins, pourquoi pas l'homme divinisé, même de son vivant, s'adorant lui-même, suppliant sa propre image? Devant le sacrilège, tous les vains simulacres, de bois, d'or, ou de granit, n'ont pas eu un éclair dans leurs yeux vides. Osiris n'a pas levé son fouet, Amon-Ra n'a pas mis le feu au temple.

— Et cependant, dit Taïa, tu les crains encore, ces dieux reniés. Ta volonté, par instants, chancelle : l'autre mois, sur le fleuve, cette prêtresse d'Amon?...

— Je les renverse, et j'ai peur qu'en tombant ils ne m'écrasent. La vie d'un homme, est-ce assez pour détruire tant de dieux, inébranlables depuis tant de siècles?

La reine Néfrou - Atonou - Néfert - Tii, caressante, se pencha vers le roi.

— Royal Époux, dit-elle, cette femme

hélas ! si belle, je la redoute : N'y pense plus, n'est-ce pas? N'aime que moi !..

— Mon cœur est blessé, dit le roi, mais elle, je ne l'ai pas revue.

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

Les plus jeunes des princesses, tout enfant, encore, jouant à différents jeux, dans les jardins et courant entre les plates-bandes, étaient arrivées jusqu'auprès du kiosque royal. L'une d'elles, tout à coup, se mit à pousser des cris de colère, mêlés de pleurs, et grimpant rapidement les

marches, elle vint se réfugier entre les genoux du roi.

Un enfant, un peu plus âgé qu'elle, la poursuivait; s'arrêta, assez décontenancé, au sommet de l'escalier.

— Le méchant! il m'a battue! criait la petite Néfrou-Ra, dont les beaux yeux roulaient des larmes.

Le jeune garçon, regardant la royale assistance d'un air intrépide, dit :

— Elle m'a cassé mon crocodile de bois.

— D'où vient cet enfant? s'écria le roi, comment le laisse-t-on approcher de mes filles?

La princesse Méri-Atonou, qui était couchée auprès de la reine, se souleva vivement.

— Père, dit-elle, c'est mon fils.

— Ton fils! J'ignorais qu'une royale

princesse de ma maison eût un fils avant d'être mariée ; le savais-tu, Néfrou?

— Je le savais, répondit la reine en souriant.

— Eh bien, fais-moi connaître ton fils, dit le roi, qui d'abord courroucé, riait maintenant.

La nourrice royale Tiaï, avait rejoint la petite Néfrou-Ra, qui ne pleurait plus, et elle l'emmena.

— Père, dit Méri-Atonou, voici plusieurs années qu'il est mon fils, mais Ta Majesté était préoccupée de si graves choses, que je n'ai pas trouvé le moment de te parler de lui. Il est beau, n'est-ce pas? Mais combien violent et indomptable! Il me semble être, en face de lui, comme une gazelle qui aurait allaité un lion.

— D'où te vient-il?

— Un soir, avec mes filles, je marchais sous les palmiers, le long du fleuve. J'entendis des cris plaintifs et étouffés, que je pris pour ceux d'une bête blessée. Mais voici : dans le fouillis des roseaux et des lotus, un coffre en papyrus tressé, enduit de poix et de bitume, s'était arrêté; et l'on devinait, dedans, un être qui se débattait, frappait des poings, agitait ses pieds, criant de toute sa voix et hâtant par ses mouvements de détresse l'engloutissement du fragile bateau... N'est-ce pas, père, comme cela ressemble à une des légendes des anciens dieux? celle où le corps d'Osiris, enfermé dans un coffre, est poussé par les flots aux pieds d'Isis!... Une de mes suivantes dut entrer dans l'eau jusqu'aux cuisses pour atteindre le coffre, et on me l'apporta. Celui qu'il enfermait était bien

vivant. C'était un bel enfant de quelques mois, que je reçus comme un don d'Atonou. Je l'appelai : Nohemtou-Em-Mou, puisque je l'avais sauvé de l'abîme des eaux. C'est ainsi qu'il fut mon fils.

La Royale Mère, tout attendrie, s'écria :

— Quels sont donc les malheureux, assez indignes, pour abandonner ainsi leur enfant?

— Il est né d'une de ces tribus étrangères qui nous servent et travaillent pour nous, dit Méri-Atonou ; peut-être sa mère est-elle morte, ou trop pauvre pour l'élever.

— Comme il écoute et de quels yeux il nous regarde ! dit la reine. On dirait des yeux d'épervier.

— Les prédictions lui annoncent une vie très longue, et une gloire sans fin.

— Comment élèves-tu ce fils? demanda le roi qui, d'un regard profond, étudiait l'enfant.

— Interroge-le, père, dit Méri Atonou en relevant fièrement la tête.

Le Pharaon attira tout près de lui le fils adoptif de sa Royale Fille.

— Qui est Dieu? lui demanda-t-il.

Sans hésiter, l'enfant répondit :

— Adonou.

— Pourquoi prononce-t-il ainsi?

Méri-Atonou expliqua :

— Il a tant sangloté dans sa crèche humide qu'il lui est resté un défaut de parole.

— Que sais-tu d'Atonou? reprit le roi.

— C'est l'Éternel, le Dieu vivant, le Dieu unique; par sa parole il a créé le ciel, il a créé la terre et tout ce qui est à sa

surface, les hommes, les animaux et les plantes.

Sous quelle forme l'adore-t-on?...

— Sous la forme d'un disque flamboyant, dardant vers la terre ses rayons.

— Et les autres Dieux?...

— Il n'y a pas d'autre Dieu qu'Adonou, le vrai Dieu.

L'enfant avait répondu, cette fois, avec une énergie singulière, presque avec colère. Khou-n-Atonou eut comme un frisson de joie. Il posa sa main droite sur la tête du jeune étranger, et d'une voix grave, voilée d'émotion, il lui dit :

— O toi, fils de ma fille! entré comme par miracle dans ma maison, sois l'esprit par lequel ma volonté se projettera vers l'avenir. On m'a prédit que je n'aurai pas d'héritier mâle, et l'âme des femmes est

changeante, soumise aux désirs de l'époux. Nul ne gardera ma pensée si, après ma mort, ceux, qui grondent sourdement maintenant, éclatent contre moi en hurlements de haine. Ils relèveront les images de bois et de pierres, ameuteront le peuple, voileront le vrai Dieu, et voudront effacer mon nom de la mémoire des hommes. O toi, que ma fille a sauvé de l'engloutissement, s'il est vrai que tu doives vivre de longs jours, en tous lieux, en tous temps, à travers la détresse ou le triomphe, souviens-toi du Dieu unique, souviens-toi d'Atonou, l'Éternel! . . . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

Le Pharaon avait ordonné :

« Que la prêtresse, venue d'Apitou pour me détourner de mon Dieu, assiste à la cérémonie célébrée en l'honneur d'Atonou, dans le Grand Temple de la ville. »

Et l'intendant de la Grande Maison, Apiï, ancien prêtre d'Amon, qui connaissait Menko-Pira et l'avait dénoncée au roi, vint vers elle pour lui porter l'ordre.

Et de la demeure somptueuse qu'on lui avait donnée, bien pourvue de toutes les bonnes choses, dans l'enceinte des palais, la prêtresse se mit en route, montée sur

un char léger, en bois de sycomore plaqué d'argent et orné de peintures. Apiï lui-même servit de cocher.

Il fit sortir le char de l'enceinte royale par la grande porte réservée aux princes. Elle était flanquée de deux sphinx en marche, qui avaient des ailes, et en avant de la porte, à l'extérieur, huit mâts, d'une prodigieuse hauteur, laissaient pendre et flotter huit banderoles.

C'était l'aube, et toute la population de Kout-Atonou se dirigeait vers le Grand Temple, pour saluer le soleil levant. Le char conduit par Apiï, suivait l'Avenue Royale, qui longeait le fleuve; et sur l'eau les barques étaient si nombreuses qu'elles la cachaient presque entièrement. Celles qui remontaient le courant déployaient des voiles carrées, celles qui le descendaient

étaient conduites à la rame, et les matelots rythmaient leurs mouvements par le chant bien connu :

« En paix! En paix! auprès d'Osiris! »

Mais brusquement ils se reprenaient et disaient :

« Auprès d'Atonou!... »

On était au troisième mois de la saison des semailles, au mois de Phamenoth. La terre verdoyait, pleine d'expansion et de force. Sur l'autre rive, on apercevait des champs, où le blé, déjà, était haut.

L'Avenue Royale s'épanouissait en une vaste place, au centre de laquelle apparaissait le Grand Temple d'Atonou, qui ne ressemblait pas aux autres temples.

Il n'y avait ni enceinte, ni cour, ni avenue de sphinx; l'édifice, qui ne contenait qu'une salle, se montrait tout entier

et d'un seul coup aux regards. Il était surélevé par un massif de belles pierres lisses et avait la forme d'un carré long, garni, sur les côtés, de piliers carrés, décorés de peintures. Sur la façade, les colonnes étaient rondes et finement sculptées. Entre les piliers et le mur de la, salle unique, tout autour du temple, régnait une galerie. Un escalier, entre deux murailles, montait vers la grande porte, qui était ouverte.

Derrière le temple, une aiguille de granit, merveilleusement haute, se dressait. Sa pointe était recouverte d'or et quand les premiers rayons du soleil la faisaient étinceler, la cérémonie commençait dans le temple.

— Il faut nous arrêter un instant pour laisser passer le roi, dit Apiï, en diri-

geant le char vers la gauche de la place.

Tout aussitôt, deux chevaux ardents coiffés de plumes rouges et bleues, s'élancèrent d'une allure vive; mais c'était la princesse Méri-Atonou, conduite par le noble Khai, grand intendant de sa maison.

Avec une avide curiosité, Méri-Atonou regarda, en passant devant elle, Menko-Pira, qui, pâle et impassible, ne semblait voir ni le temple, ni la princesse, ni la foule heureuse qui emplissait la place.

Quinze coureurs, sur trois rangs, précédaient le char du roi, qui s'avançait sans hâte. Khou-n-Atonou conduisait les chevaux, et la reine, debout auprès de lui, le tenait embrassé.

Menko-Pira tressaillit, leva les yeux vers le roi. Il la vit; leurs regards se tou-

chèrent; les chevaux ralentirent leur allure. Mais le roi, brusquement, leur rendit les rênes; et il passa, les sourcils froncés, mordant ses lèvres, tant fut violent l'effort qu'il dut faire pour arracher son regard et ne pas se retourner.

Nefrou-Atonou s'était serrée plus fort contre lui; et elle, elle tourna la tête.

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

Les premiers rayons du soleil levant avaient touché la pointe d'or de l'aiguille de granit et le temple s'emplissait.

Dans la grande salle, aucune figure n'était sculptée ni peinte sur les parois des murailles, ornées de palmes et de fleurs, ni sur les colonnes qui s'épanouissaient en gerbes de lotus des nuances les plus douces, jaune clair, rose pâle et azur. Au fond du sanctuaire, seulement, était figuré un disque, dont le demi-cercle inférieur projetait un faisceau de rayons qui

chacun se terminait par une main, deux doigts étendus.

Les autels, pour les vases sacrés et les fleurs, la table des pains de proposition, en bois d'acacia revêtu d'or, étaient rangés au-dessous du disque.

Sur deux sièges élevés, se faisant face, le roi, coiffé du pschent, et la reine, ayant sur la tête la haute mitre blanche, vinrent s'asseoir; la princesse Méri-Atonou se plaça derrière son père sur un siège moins élevé, tandis que les deux autres filles du roi : Atonou-Mak, et Nefrou-Ra, debout, secouaient des sistres d'or.

En deçà du sanctuaire, surélevé de quelques marches, se tenaient les princes, les princesses, les grands du royaume, les hauts fonctionnaires, les chefs de guerre; puis les riches particuliers, les commer-

çants et la foule inconnue; et, plus loin, hors la porte, sur le parvis, le peuple.

Dès que le premier rayon toucha la pointe d'or, et que les souverains montèrent à leur siège, des cris de joie furent poussés par toute l'assemblée; les joueuses de harpe, de lyre et de tambourin, firent résonner leurs instruments; puis, alternant avec la musique, le roi commença à chanter l'hymme à Atonou.

« Splendide est ton lever à l'Orient du ciel, ô Atonou! Dieu vivant! Seigneur de l'Éternité! »

Et la foule s'écria :

« Tu resplendis, tu es bienfaisant, tu fortifies ce que tu aimes! tu es grand, tu es superbe! sur tous tu répands tes rayons; pour vivifier les cœurs, tu brilles!... »

La reine et la princesse chantèrent :

« Tu remplis la Double Terre de ton amour, ô Dieu qui t'es formé toi-même! C'est toi qui es le père et la mère de toutes les créatures. Leurs yeux, quand tu te lèves, voient grâce à toi, tes rayons illuminent la terre entière, tous les êtres exultent quand tu parais; et, quand tu te couches à l'occident du ciel, ils se couchent, comme les morts dont la tête est enveloppée et qui sont murés jusqu'à la résurrection! »

Et la foule :

« Tu te lèves à l'orient du ciel et les mains se tendent vers toi, les acclamations éclatent. Tu dardes tes rayons et la terre entière est en fête; chacun chante,

agite les crotales et les sistres, pousse des cris de joie ! »

La reine chanta seule :

« O disque vivant ! tu as créé à ton image ton fils vénéré : RA NEFER KHEPRU UA N RA. Comme toi il est puissant et inspire la crainte ; sans cesse, tu l'embellis, tu le combles de tes grâces ! »

Le roi reprit :

« Moi, ton fils, je te glorifie, ô Atonou ! j'élève ton nom. Ta vaillance et ta puissance sont affermies dans mon cœur. O toi dont la forme est immortelle, par ta parole tu as créé le ciel et tu l'as étendu, pour t'y lever et voir toute ta création ; tu as fait la terre et tout ce qui est à sa surface, les hommes, les animaux domestiques, les bêtes sauvages et toutes les

plantes qui fleurissent les campagnes; toi, le Dieu unique, qui apparais résumant toutes les formes dans celle du disque flamboyant! Vers les êtres que tu as créés, tu t'avances; mais tu as formé leurs faces de façon qu'ils ne te voient pas, et nul ne te connaît, que moi, ton fils!...

Tandis que la musique continuait plus haute, le roi tendit une coupe, et, à travers une passoire d'or, la reine versa le vin.

Il fit les libations avec les cinq sortes de vin, avec l'eau et les deux espèces de bière; puis il étendit les mains au-dessus des offrandes : les pains, les cuisses de bœuf, les oies grasses.

La reine offrit les légumes et les fruits; et Méri-Atonou, les fleurs.

Alors, Atonou-Mak apporta au roi l'encensoir; il avait la forme d'un bras dont

la main tenait une petite coupe pleine de braise ardente. Néfrou-Ra jeta les grains d'encens rouge sur le feu, et la fumée odorante monta vers Atonou.

. . . .

La cérémonie était terminée ; les assistants sortaient du temple.

Le Pharaon chercha des yeux Menko-Pira.

Il la vit, au premier rang, et fut surpris de l'expression rayonnante de son visage, qu'il s'attendait à trouver irrité et dédaigneux.

Tandis que tous s'éloignaient, elle restait immobile à la même place, les yeux levés vers le disque.

Tout à coup elle tendit les mains, dans l'attitude de l'adoration, et murmura :

— O ! Atonou ! Dieu unique ! Je me voue à toi !...

Le roi l'entendit, s'approcha d'elle, tout frémissant de joie, et lui dit :

— Prêtresse, ce soir, en ta demeure, attends-moi...

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . . . . toute la famille royale apparut dans la galerie qui régnait autour du temple. Le peuple, qui l'attendait, poussa de longues acclamations.

Pareil au soleil lui-même, qui jette à la terre ses rayons bienfaisants, le roi jetait à la foule des présents. Colliers d'argent ou d'or, de jaspe ou de cornaline, bracelets d'ivoire, de lapis, de verroteries ; gorgerins à triple rang d'olives d'or, amulettes, scara-

bées, anneaux d'argent, et *outen* d'échange, en fil de bronze.

Les mains avides se tendaient, les bijoux volaient et ne touchaient pas le sol.

Méri-Atonou apportait, par piles, les colliers; et les petites princesses, trépignant d'aise, couraient sur le large rebord de la balustrade.

C'était ainsi, à de certains jours, et le peuple bénissait son roi.

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

— Je suis venu, pour t'apporter ces lotus roses, qui ne fleurissent que sur les lacs d'Amon.

Mais les longs sourcils de Menko-Pira s'abaissèrent sur ses yeux irrités, et elle ne regarda pas les fleurs, tout humides et embaumées, que lui tendait le prêtre Aï.

Une suivante prit la gerbe, la mit dans un gracieux vase de faïence émaillée, qu'elle plaça sous le siège de Menko-Pira.

— Tu as donc quitté, pour moi, ton dieu? dit la prêtresse.

— Sans toi il n'y a plus ni lumière ni joie, le temple est aussi lugubre que l'Amenti, et nous sommes tous comme des morts.

— Ce sont là de vaines paroles, et qui n'atteignent pas mon cœur.

— De vaines paroles! s'écria Aï en joignant les mains. Écoute donc, alors : te souviens-tu de Har-Kheb, le plus jeune d'entre nous, ce porte-encens si doux, qui n'était pas encore initié?... Quand ta litière quitta le temple, il monta sur la haute muraille pour te regarder partir. Longtemps, longtemps il suivit des yeux la marche des porteurs; le cortège ne paraissait plus sur la route que comme une ligne d'hiéroglyphes sur une bande de papyrus, il regardait toujours; mais quand, à travers ses pleurs, il ne vit plus rien, il

s'élança du côté où tu avais disparu et s'écrasa sur les dalles.

Les yeux de Menko-Pira s'emplirent de larmes, subitement.

— Pauvre enfant! dit-elle, si candide encore! J'aurai donc été son seul amour!

— Lequel de nous ne serait heureux de mourir, pour être pleuré par toi?

Elle dit durement :

— Je n'en aurai pleuré aucun autre.

Et le front baissé, pour elle-même, elle murmura :

— Il a brisé le sanctuaire vivant de son amour... S'est-il répandu avec son sang sur le sol?... Où est-il maintenant cet amour?

Mais bientôt elle secoua ses larmes, releva la tête.

— Que viens-tu faire ici? demanda-t-elle.

— Il existe des plantes qui tournent toujours leurs corolles vers le soleil; moi, plus libre qu'elles, j'ai pu suivre mon soleil.

— Toi, prêtre d'Amon, tu risques ta vie, en ce lieu où Amon est en horreur.

— Je me prosternerai aux pieds du Pharaon, dit Aï, je baiserai ses sandales, j'adorerai son dieu.

— Parjure à Amon? dit-elle,

— En formules seulement, et pour le bien d'Amon.

Elle s'était accoudée, attentive, écoutant les pensées secrètes du prêtre, plus que ses paroles.

— Tes lèvres saintes sauront donc mentir? dit-elle sans montrer d'ironie.

— Le mensonge lui-même sera saint. Ce roi entraîne toute l'Égypte dans un vertige de folie... être le caillou, peut-être,

sous la roue du char, le renverser et le briser, avant qu'il atteigne l'abîme!

— Qu'espères-tu donc? dit-elle.

Il voulait ne pas parler, ne pas trahir l'étrange audace de son cœur ambitieux; mais les prunelles, couleur d'améthyste et d'étoile, dardaient sur lui un regard fixe qui le brûlait, l'enivrait, plus fort que n'eût pu le faire toute une jarre de vin de Syrie; ses pensées tourbillonnaient, insoumises, prêtes à s'échapper malgré lui; par ce regard, elle arrachait les voiles où il cachait son âme, la mettait à nu.

Il voulait tout d'abord séduire le roi, gagner ses faveurs, en l'admirant dans toutes ses folies; obtenir de hautes fonctions à la cour, les plus hautes. Un prêtre, se courbant sous la loi nouvelle, avait toutes les chances de réussir. La fortune d'Apiï,

le renégat, le prouvait assez; mais celui-ci paraissait sincère. Il venait pour l'aider, elle, la guider dans son œuvre de séduction. L'amour émanant d'elle, comme d'Amon-Ra la lumière, il lui serait facile de s'emparer de l'esprit du roi, d'être la souveraine, de lui souffler ses volontés. Il lui dirait alors vers quoi elle devait le pousser, peu à peu, et comme s'il y allait de lui-même.

Il n'en voulait pas avouer davantage; mais son regard, à elle, ordonnait toujours, et il obéit encore.

— Le roi n'a pas de fils, dit-il, et son frère Thoutmès, qui est chef du Sacerdoce de Ptah, dans la ville de Mennefer, il ne l'aime pas, parce qu'il n'a pas voulu renier son Dieu pour adorer le Dieu nouveau. Qu'il m'aime, moi! qu'il me prenne pour fils et me lègue son héritage!...

— Tu veux être roi? s'écria la prêtresse stupéfaite.

— Pour te faire reine, dit-il, et restaurer la gloire d'Amon-Ra.

Elle resta longtemps songeuse, puis demanda :

— Notre maître, le Premier Prophète, sait-il tes projets?

— C'est lui qui les a conçus, répondit Aï. J'ai mission de te seconder, de te soutenir de mes conseils, et de te demander ton aide, pour conquérir, à la race sacerdotale, le trône de la Double Terre.... Mais je ne devais parler que plus tard, mes lèvres devaient rester scellées sur le mystère, et voilà que, par amour, j'ai tout dit.

Elle s'écria, moqueuse :

— Je ne sais rien, tu es venu m'apporter des lotus.

— Je suis venu surtout pour cela.

— Eh bien, va-t'en, maintenant, dit-elle. J'attends le roi.

— Apprends-lui mon nom et ma soumission à son Dieu.

— Va-t'en!... Va!...

La main sur son cœur, elle étouffait. Ses femmes s'empressèrent, l'éventèrent, avec des plumes d'autruche, versèrent des parfums sur ses mains, à l'aide de cuillers d'ivoire; l'une d'elles, lui appuyant sur le front un scarabée en pâte de verre sertie d'or, récita une incantation; une autre prit la gerbe de lotus roses, pour la lui faire respirer. Menko-Pira la repoussa d'abord, puis la saisit, y plongea son visage, aspirant profondément le frais parfum qui la ranima. Ses lèvres tout près des calices, elle murmura :

— Fleurs innocentes, vous n'êtes pas complices. Arome et beauté, encens et hymne de la terre, montant vers un Dieu... Lequel?... Le Seul... Lui..., dont les regards vous appelèrent à la vie... Nées sur les lacs d'Amon, vous embaumerez demain l'autel d'Atonou.

Elle dit à ses femmes :

— Mon mal est passé. J'avais trop violemment projeté ma volonté et j'ai défailli un moment. A présent la journée s'écoule, le roi viendra bientôt.

Alors, pour parer la prêtresse, elles apportèrent des coffres et des coffrets, emplis des plus belles choses, qu'elles disposèrent devant elle. Robes transparentes, bordées d'une ligne de broderie, tuniques rayées à manches courtes; réseaux de perles en verres multicolores; écharpes

tissées d'or; sandales à pointes recourbées, en tiges de papyrus, avec, peinte sur le fin lin de la doublure, la figure des ennemis du royaume, qu'ainsi l'on foulait aux pieds. Toutes les coiffures : le bandeau, le nemès royal, en étoffe rayée de pourpre et d'or; la pintade de métal et d'émaux; les fleurs ouvertes ou en boutons; la perruque bouclée sur le haut et terminée par de nombreuses nattes. Puis des gorgerins, des pendeloques, des baudriers de pierreries, des fards, des onguents et tous les parfums.

Mais elle ne voulut rien de toutes ces choses, pareilles à celles de toutes les princesses.

Elle fit ouvrir les coffres qu'elle avait apportés et choisit une longue tunique sans manches, d'un bleu nocturne, et frangée

de perles d'or. Elle repoussa les fards, la perruque et toutes les coiffures, fit parfumer d'essences ses beaux cheveux libres, ondulés et légers, qui, capricieusement, couvraient son front, jetant une ombre délicieuse, adoucissant la trop grande splendeur de ses yeux; et la teinte obscure de la tunique exalta la blancheur de la face, du col et des beaux bras sans aucun bijou.

Ce fut là sa parure, et elle était ainsi plus belle que toutes, belle et étrange comme une déesse.

. . . .

. . . .

. . . .

Dans le grand silence nocturne, rien que les sistres des cigales, et aucun autre mouvement qu'un léger frisson des feuillages, qui fait remuer et rouler les gouttes de lumière, comme si de l'eau ruisselait.

La prêtresse était descendue dans les jardins, enfiévrée par l'attente, usant son impatience en des pas inutiles. Elle tournait autour des bassins, qui pétillaient sous la lune, s'enfonçait dans l'ombre des platanes, puis revenait, de peur de s'égarer et qu'il ne la trouvât pas. L'air trop chargé

de parfums l'étourdissait; elle s'arrêtait, par moments, à demi pâmée, et respirait très fort.

Tout à coup il fut là, émergeant des buissons, beau et robuste, le torse nu, coiffé du nemès comme les dieux et les sphinx, avec l'aspic royal sur le front. Et elle, impatiente, s'avança vers lui, les mains tendues, et cria toute frémissante de joie :

— Tu viens enfin, toi!... toi que j'attends depuis que je suis née!

Il s'élança, écrasant les fleurs et la saisit, lui renversant, sous la lumière, la tête qu'il soutint de sa main.

— Tes yeux! laisse-moi voir tes yeux! dit-il d'une voix sourde, je meurs du désir de tes yeux! J'ai l'espoir, qu'à travers leur transparence, je pourrai voir ce que le ciel nous voile.

Pâle, les dents serrées, insatiable, il la tint longtemps ainsi, et elle, sans abaisser ses cils, ardemment lui livrait ses yeux.

Toujours penché sur elle, il lui dit :

— Tu as le visage de mon rêve, il me semble que tu viens d'ailleurs que de la vie.

Doucement, elle répondit :

— Je viens des régions défendues, où tous deux nous avons erré. A travers les brouillards de l'inconnu nos âmes se seront rencontrées, et, peut-être, tu me reconnais.

— Je croyais être seul sur la terre, et voici : je ne suis plus seul!... C'est donc vrai?.. venue pour me combattre, tu es mon alliée.

— Je n'étais pas venue pour te combattre.

— Tu t'es donnée à mon Dieu. C'est vrai?

— C'est vrai!

— Je voulais te parler de lui, et maintenant il me semble que lui c'est toi.

Défaillant d'émotion, il l'entraîna vers un banc de cristal, tout proche.

— Vois comme je tremble, dit-il, moi qui ose tenir tête à toute l'armée des Immortels. O belle! O mystérieuse! O pensive! l'attente de ta parole rend l'épervier plus frémissant que la colombe. Je venais pour instruire, et je n'ai plus que le désir d'écouter. Tes yeux de lumière boivent les pensées, et tu as lu, peut-être, à travers le livre fermé.

— Comme toi, je me penche éperdument vers l'invisible, dit-elle, mais mes yeux ne peuvent pas voir ce qui n'a ni

forme ni couleur, et n'est pas fait pour des yeux. Ces pensées qui flottent plus haut que les hommes, puisqu'elles ne s'expriment ni par des signes, ni par des paroles, comment pourrions-nous les entendre? Et peut-être même notre front étroit n'est-il pas capable de les contenir.

— Mais, toi aussi, tu les pressens; le battement de leurs ailes de flammes te brûle comme il me brûle. Comme moi, tu rejettes toutes les vaines légendes et tu voudrais autre chose; dis, dis, que penses-tu des Dieux?

— Je pense qu'ils sont les sublimes créations des hommes. De merveilleuses conjectures dont la certitude, hélas! ne viendra jamais. Moi, prêtresse et initiée, je sais la formule secrète, et le mystère

caché dans les mystères. Je sais qu'un seul Dieu habite tous les Dieux, qu'il n'a pas de forme et n'a pas de nom. Il se manifeste et s'engendre lui-même, dans les phénomènes du monde, les forces et les vertus. Mais voilà longtemps que ces choses ont été pensées; trop hautes pour la foule, on les a masquées par des formes symboliques, dont le symbole de plus en plus s'efface; et toute une population d'êtres étranges, moins beaux que les hommes, moins libres aussi, d'obscures histoires, qui s'enchevêtrent, couvrent les murailles des temples, encombrent la mémoire des fidèles. Et les prêtres eux-mêmes subissent le pouvoir de toutes ces formes imaginaires qu'ils ont créées; ils croient en elles et les redoutent; et sous les infinis détails du culte, des rites compliqués, des formules,

devenues machinales, la beauté du premier rêve est engloutie.

— C'est cela! tu m'as bien compris, s'écria le roi. J'ai voulu disperser cette horde de fantômes divins; j'ai voulu effacer à jamais toutes ces formes vaines et ces folles superstitions, qui servent si bien la cupidité des prêtres. J'ai déchiré les voiles devant la lumière primitive, pour dégager le Dieu, étouffé sous les Dieux.

— Oui, c'est pour cela que tu as choisi la lumière comme symbole et que, brisant la forme humaine d'Amon-Ra, qui est le soleil, tu adores le disque flamboyant.

— Oui, et les prêtres me flétriront du nom d'hérésiarque et de sacrilège... Mais je n'adore pas le disque, tu l'as bien compris : il n'est que l'éblouissement qui cache ce qui est inaccessible à notre esprit.

J'ai dit que nul ne connaît Atonou, si ce n'est moi, son fils? J'entendais dire seulement qu'Atonou voile l'Inconnaissable, l'Inconnu des Inconnus. Celui qui a toujours été et sera toujours.

— Le disque pourtant est un danger, reprit-elle : c'est trop encore, mieux vaudrait la pensée pure, épandue comme la lumière, sans que l'on vît le flambeau.

— Ne faut-il pas un signe à la foule pour orienter son âme? Et quoi de plus beau que le soleil, véritablement roi du monde?

— Le soleil n'est rien qu'un esclave, sans pensée, sans conscience...

— Lui! Lui aussi? Oh! ne dis pas cela!

— Lui aussi est de l'obscurité. Rien n'est certain. Nous sommes errants dans des ténèbres sans issue.

— Ne m'épouvante pas, ô toi qui m'enchantes! Sous ta parole désirée, un vertige me gagne; elle est une tempête trop violente pour la frêle barque qui porte mes rêves; ne les disperse pas sur l'abîme du doute, je t'en conjure! Tout chancelle. Le ciel oscille. J'ai peur!... Prends-moi dans tes bras, sauve-moi du naufrage!

Elle fit un coussin, de la courbe de son bras nu, à cette tête royale, pencha vers elle son premier sourire.

— Ce n'est pas ma parole, dit-elle, c'est le souffle terrible des régions trop hautes. Il pourrait bien éteindre nos âmes. Revenons, reposons-nous dans l'enivrement d'être réunis. La nuit nous enveloppe d'un voile étincelant, les lis embaument, et, sous ton regard, la fleur de ma vie est éclose.

— Jamais, dit-il, ni mes victoires, ni la puissance, qui courbe tant de peuples sous ma volonté, ni l'orgueil de triompher des dieux, ni la possession des femmes les plus belles, ne m'ont apporté une plénitude de joie comparable à celle que ta seule présence me donne, ô toi! l'inconnue d'hier! Tu as tout à coup envahi mon être, embaumé ma vie; tu es le vin répandu dans l'eau, le parfum qui se mêle à la gomme, le miel se fondant dans le lait. T'arracher de moi, ce serait vouloir séparer mon sang de ma chair.

— Dis, si j'avais voulu, Atonou, tu l'aurais renié?

— Ah! ne parle plus de la torture passée, s'écria-t-il. Non, je n'aurais pas cédé; mais si j'avais senti mon désir capable de

dompter ma volonté, j'aurais brisé mon corps pour ne pas démentir ma pensée. Vois, le poison était prêt, déjà.

Et, dans sa ceinture, il lui montra un flacon de lapis.

Elle eut un sursaut d'effroi; puis elle ferma les yeux, comme pour mieux se recueillir dans l'émotion de son cœur.

— Merci d'être tel que je te pressentais, murmura-t-elle, dédaigneux du corps, qui n'est rien que l'étui de l'âme.

Il avait lié son bras autour d'elle, cependant; et c'était elle, à présent, qui laissait rouler sa tête sur l'épaule royale. Les yeux sur ses yeux, d'une étreinte puissante, il l'appuyait contre sa poitrine nue, que son cœur heurtait à coups profonds, L'aspic d'or s'accrochait dans la douce chevelure aux suaves parfums; et la vierge

sentait sur sa face le souffle brûlant de l'homme.

Sa voix était troublée et tremblante :

— Pour ma gloire future, j'aurais sacrifié ma vie, disait-il, certain de ne pouvoir vaincre autrement la frénésie d'amour qui m'avait saisi ; mais, puisque tu as jeté les armes, ô divine guerrière, et que tu te rends sans condition, je délivre mon désir captif : je te veux, maintenant et à jamais, en des nuits et des jours sans fin, je te veux avidement, follement.

Tout à coup attristée, elle recula son visage, s'efforça de desserrer l'étreinte.

— Non ! non ! cria-t-elle, par pitié, ne sois pas décevant, toi que j'ai paré de tous mes rêves !... Ne deviens pas pareil aux bêtes, pareil aux hommes !... Ne fais pas que je te haïsse !

Avec un cri de douleur, comme sous une blessure, il s'éloigna d'elle.

— Je croyais que tu m'aimais! dit-il. Tu m'as donc trompé?

— Mon amour planait sur toi quand tu ignorais même mon existence, dit-elle; tu m'es redevable de tout un passé d'amour.

Il eut un soupir de délivrance.

— Tu exiges, alors, que je m'acquitte? s'écria-t-il. Avant de m'accorder les délices de ton corps, tu veux pour moi des mois de jeûne et de souffrance? Sache qu'en un seul jour j'aurais pu payer plus que ma dette, tant l'amour déborde de moi à torrents. Si tu étais comme un ruisseau clair, courant entre les papyrus, je ressemble à l'inondation qui submerge la Double Terre. Mais j'attendrai ta volonté. Moi, le maître de tous, je serai devant toi l'esclave.



— A la nuit prochaine, tu sauras quel espoir hante mon âme, dit-elle; ce n'est pas ce que tu crois. Quittons-nous, maintenant, pour mieux être l'un avec l'autre. Écoute la voix de la tourterelle, elle dit : « voici l'aube »... Atonou, bientôt, montera dans le ciel.

— Cette nuit n'a pas duré l'espace d'une heure, s'écria le roi. Demain! C'est comme le désert sans borne à traverser.

— Le bonheur d'une telle nuit embaumerait toute ma vie, dit-elle; ma vie ne suffirait même pas à en reprendre fleur à fleur tous les souvenirs. Demain c'est moins qu'un éclair.

Il était debout, la caressant du regard, mais n'osant l'approcher, de crainte de lui faire horreur. Devant cette soumission, elle eut un sourire enivré. Elle se jeta sur

la poitrine du roi et appuya ses lèvres à la place où, ardemment, battait le cœur.

. . . .

. . . .

. . . .

Le prêtre Aï avait un visage de haine et de crime; mais Menko-Pira, comme accablée de bonheur, n'y prenait pas garde. L'esprit absent, elle avait peine à entendre ce qu'il lui disait et répondait de machinales paroles.

— Tu n'as pas parlé de moi au roi, disait-il.

— Qu'en sais-tu?

— Je sais... Eh bien, ne lui parle pas, c'est inutile... Je me ferai connaître moi-même, quand il sera temps.

Menkô-Pira pensait :

« Ce soir, je lui dévoilerai mon âme! »

— Le Premier Prophète d'Amon ne t'a-t-il pas ordonné de ramener le roi à la ville et aux Dieux!

— Il m'a dit seulement qu'il fallait que le roi revienne.

— Toi, fleur du temple, œuvre de nos pensées, confidente des mystères sacrés, n'es-tu donc qu'une fleur vénéneuse, une œuvre de révolte, née pour nous trahir et nous perdre?

— On m'a déchaînée pour séduire, dit-elle, je ne mens pas à ma mission.

— Penses-tu que notre chef se fie à une femme?... Il avoue ne pas te connaître; il m'a envoyé pour veiller sur tes actions.

— Te crois-tu capable de les comprendre et de les juger?

— Tu ne sais pas combien l'horrible torture de la jalousie, qui tord le cœur et affole tous les sens, rend clairvoyant celui que l'amour étourdissait comme l'eût fait un vin trop fort. La certitude que jamais tu ne feras avec moi un jour de bonheur et que, toute à un autre, tu n'as pour moi que mépris et dégoût, me fait exécrer tout ce que j'adorais en toi... Tu es l'ennemie maintenant : tu sais mes secrets et tu veux trahir Amon. C'est moi qui le restaurerai dans sa gloire.

— Il m'a épiée, se dit-elle. Je dénoncerai au roi ses folles ambitions... Cependant que peut-il contre la toute-puissance? Pourquoi le craindre?

L'instant d'après, elle n'y pensait plus; et, comme il l'obsédait et troublait son rêve, elle le chassa. . . . .

En regardant des peintures que deux scribes, agenouillés devant elle, lui présentaient, la Royale Mère, Taïa, riait, battant des mains, se renversant sur le coussin de son siège; elle avait au cou une guirlande ravissante, faite de toutes sortes de fleurs.

La reine, debout près d'elle, regardait aussi et souriait distraitement; mais ses yeux, à chaque moment, se détournaient vers le roi, et ce qu'elle lisait, sur le visage de l'époux bien-aimé, lui gonflait le cœur de soupirs.

— O Khou-n-Atonou, fils de mon amour!

s'écria Taïa, toi que j'ai mis au monde le plus beau des enfants et qui est devenu le plus beau des hommes, pourquoi ces scribes, qui mériteraient d'être frappés du bâton, me montrent-ils de ridicules images, coiffées du pschent royal, en me disant que ce sont là tes portraits? Ils me demandent de choisir le plus laid! Est-ce vrai que c'est sur ton ordre qu'ils me raillent ainsi et me diras-tu le sens de cette raillerie?

— Mère! Mère! ne t'irrite pas, dit le roi : une idée, un peu folle peut-être, m'est venue, et je voulais te la soumettre. Écoute, et sois indulgente : à l'imitation du Dieu unique, qui dérobe au monde sa forme véritable et se masque du disque flamboyant, je voudrais léguer, à la postérité, une fausse image de moi-même. Et

puisque Atonou, tout éblouissant qu'il soit, est noir auprès de la vraie lumière, choisir la forme la plus grotesque pour masquer ma vraie figure, que tu dis belle.

— Il faut quelquefois affirmer sa puissance en faisant accepter des ordres qui ne sont pas dictés par la sagesse! dit Taïa toute stupéfaite et s'efforçant pour ne pas rire.

— Mes familiers ont déjà déclaré qu'ils feront ainsi, dit le roi : ils choisiront pour cacher leur glorieux visage la figure que j'aurai choisie.

— Hélas! les femmes seront-elles contraintes, elles aussi, à se montrer laides, aux temps à venir? dit la reine.

— Ah! ne me faites pas perdre les sens à l'idée seule d'un pareil supplice! s'écria Taïa. J'ai voulu, et je veux toujours, que

les peintres s'appliquent à reproduire mes traits, bien plus beaux qu'ils ne le sont vraiment !

— Je ne songe à contraindre personne, dit le Pharaon, et je suis heureux de vous voir rire, mes bien-aimées. Mais, sous l'apparente gaieté de mon projet, il y a une idée très grave. Jamais nul n'a osé reproduire, dans les statues ou les images, les laideurs, dont les rois, comme les autres hommes, pouvaient être affligés, ils ont toujours corrigé leurs défauts, au contraire, et peint plus beau que le modèle. En voyant un Pharaon traité d'une façon si différente, les penseurs des siècles futurs pressentiront une cause secrète, ils la chercheront, et retrouveront, peut-être, l'idée symbolique du Dieu unique, masqué par la face du Soleil... Allons, Royale

Mère, décide-toi, choisis l'image qui te fais le plus horreur.

Taïa se pencha vers les peintures et, après avoir hésité un peu, en désigna une.

— Cet homme-ci est le plus affreux, dit-elle : son menton s'avance comme la proue d'une barque, ses joues sont flasques, ses yeux étroits; il a le ventre gros et les chairs molles; il ressemble tout à fait à un des eunuques de ta sœur, la princesse Set-Amen.

— Eh bien, celui-là est l'élu, dit le roi, en congédiant les scribes.

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

Apiï était entré pour faire des rapports au Maître :

Selon les ordres, dans toutes les parties du royaume, on martelait le nom d'Amon, sur le socle des statues de granit, sur les stèles des temples; on l'effaçait dans les tombeaux, où dormaient les morts, et on changeait le nom des vivants voués à Amon.

Les prêtres ne pouvaient contenir leur fureur, ils maudissaient le roi et cherchaient à ameuter le peuple contre lui;

mais le peuple, respectueux de la volonté royale, assez indifférent aux Dieux, restait calme. La foule s'attroupait, quelquefois, devant ceux qui brisaient le nom d'Amon; mais nul ne protestait, et, déjà même, se répandait le culte d'Atonou.

. . . .

Le chef des rites funéraires parut aussi. Il venait demander au roi des instructions pour la décoration des nouvelles sépultures : toutes les légendes, et les représentations des Dieux, étant bannies, une fois l'hymne à Atonou gravé, fallait-il laisser les parois nues?

— Faites ainsi, dit le roi : informez-vous des fonctions, des actes, et des aventures capitales qui ont empli la vie de celui qui a cessé de vivre, et reproduisez-les, en images, expliquées par des inscriptions. De

cette façon, le mort sera accompagné des souvenirs et de l'histoire de sa vie.

D'autres fonctionnaires se présentèrent encore. Mais le roi, lassé, leur refusa l'audience. Il ne pouvait dompter son impatience et, à chaque moment, s'approchait des fenêtres pour interroger la marche du soleil.

La reine, les yeux pleins de larmes, s'appuya sur Taïa, elle lui dit tout bas, en lui montrant le roi :

— Vois, mère, la prêtresse triomphe, il n'est plus à moi!

Taïa ne sut que répondre, et, le cœur gros, elle lui essuya les yeux, avec les fleurs de sa guirlande.

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

Le roi arriva le premier au banc de cristal, sous les palmiers et les perséas. Et il était heureux, lui, le maître, d'attendre ainsi, avec une sorte de peur délicieuse, celle qui lui donnait la sensation si nouvelle d'être dominé et d'obéir.

Se souvenant du dieu Thoth, inscrivant sur l'écorce de l'arbre sacré le nom des rois destinés à l'immortalité, du bout de

l'épingle d'or qui attachait sa ceinture, il grava, sur l'écorce d'un perséa, le nom de Menko-Pira.

Il la vit venir de loin, et elle s'avançait sans hâte, traînant lentement les plis de sa robe, alourdis par les grains d'or qui tintaient harmonieusement.

— Tu ne m'aimes donc pas? lui dit-il : tu viens comme si tu ignorais avoir tardé ; et moi, j'ai devancé la nuit.

— Je n'avais pas l'impatience de ton corps, puisque ton âme était avec moi.

— Le corps et l'âme sont liés par la vie, la mort seule les sépare.

— Ta pensée n'était donc pas hors de toi, me cherchant?

— Elle aspirait à ta présence, à ta beauté, au son de ta voix : tout mon être attendait ce frisson brûlant qui m'enve-

loppe quand je te tiens, ainsi, contre mon cœur.

— Ne l'éprouvais-tu pas déjà?

— Oui, mais c'était comme un reflet dans un miroir.

— Eh bien, c'est cela seulement qu'il faut.

Oppressé par une sourde inquiétude, il la contempla longtemps en silence, retardant, sous le rayonnement d'amour de son regard, ce qu'elle voulait lui révéler contre l'amour.

— Tes pensées m'épouvantent, dit-il enfin; elles recèlent des menaces, et des arrêts de souffrances.

— J'ai souffert de mes pensées, répondit-elle. Elles tourbillonnaient sous mon front, comme un vol d'oiseaux effarés dans une chambre sans issue, et j'avais peine à

voir la couleur de leurs ailes. Que sais-je d'elles encore à présent? Rien n'est certain!... Cependant, aussi bien que tu crois avoir sauvé la vérité divine enlisée par l'amoncellement des folles superstitions, je crois avoir, moi, hors de l'instinct brutal, découvert et sauvé l'amour.

— N'est-ce donc pas la toute-puissante volupté, maîtresse du monde, et qui donne la vie aux êtres?

— Oh non! je ne veux pas le croire! s'écria-t-elle; c'est là seulement l'assouvissement d'un appétit, aussi vulgaire que la faim : l'idée d'un pareil amour m'est odieux.

— O vierge! ne méprise pas ainsi une ivresse que tu n'as pas goûtée; ne calomnie pas ce que tu ignores.

— J'ai senti sur moi le souffle impur de

la convoitise, dit-elle, dans le temple d'Amon, tous les prêtres me voulaient ardemment, et ma chair se soulevait d'horreur contre eux tous. Cela ne les attristait pas et n'éteignait pas leur désir; ils guettaient l'occasion de me surprendre. Seul, un adolescent, pur encore de corps comme de cœur, portait peut-être en lui, sans le comprendre, l'amour tel que je le rêve. Il ne me parlait pas, mais ses yeux rayonnaient de joie, dès qu'il me voyait; il rougissait, quand je m'approchais, avant de m'avoir aperçue; et si mon regard l'effleurait il devenait pâle et chancelait. Jamais il ne m'avait rien dit; et quand je partis, il mourut. Cet enfant avait pour moi l'attrait qu'ont les fleurs, dont les pensées sont des parfums; mais je ne l'aimais pas. Je t'avais vu, toi, devant le tabernacle, et

mon âme t'appartenait, tandis que tu ne savais même pas encore que je vivais en ce monde.

— Pourquoi si longtemps es-tu restée invisible? Pourquoi tant de jours perdus pour nous?

— J'étais heureuse mystérieusement, dans la mystérieuse demeure. Tu enchantais ma solitude et je pressentais ton rêve divin, pareil au mien. Mais je redoutais un peu ton être réel, et il appartenait à d'autres. Je voyais la reine, et tes femmes préférées. Quand tu partais, conduisant ton char, je montais sur la muraille pour t'apercevoir encore : la royale épouse, fière et amoureuse, t'enlaçait de son bras, et je n'étais pas jalouse; je désirais seulement ton âme et j'espérais la conquérir un jour. Cependant je redoutais de le voir, ce jour,

à cause de tous ces désirs, dont la menace m'entourait, et qui, sans doute, se lèveraient aussi en toi. Mon secret était impénétrable, mieux caché dans mon cœur que le trésor du temple dans les caveaux profonds et inconnus; et il suffisait à ma vie. Cet amour, qui se nourrissait de rêves, m'était aussi un rempart, contre tous ces amours qui m'assiégeaient; et il affermissait en moi le dégoût de cette ardeur instinctive qui aurait permis à des êtres de faire de moi leurs délices, en me torturant.

— Oui, cela est peut-être un crime, dit le roi : prendre celle qui n'a pas d'amour. Mais deux désirs d'une égale ardeur et qui mêlent leurs flammes, c'est ce que la vie offre de plus divin.

— Non, non! s'écria-t-elle, il y a autre

chose... ne le pressens-tu pas comme moi? ah! mon cœur se gonfle quelquefois, jusqu'à se rompre sous l'expansion d'un désir bien plus beau, bien plus fort, indéfini et, cependant, infini. Dis, dis, ne l'éprouves-tu pas comme moi?... Depuis que je t'aime, ce rêve grandit, se fixe et brille d'un éclat persistant dans mon esprit. Oh! ces langueurs endormantes, ces lourdes délices dont l'amour nous enlace, il faut les redouter, vois-tu; ce sont les liens et les chaînes par lesquels la terre nous fait ses captifs, ne le devines-tu pas? C'est ainsi qu'elle nous empêche d'échapper à sa tyrannie... Oui. oui, les enfants de notre chair sont des poids pour notre Double, ils l'empêchent de monter, le retiennent dans le monde inférieur. Mais l'union de deux âmes! oh! si cela était possible! donnant

naissance à des êtres de lumière, qui, planant dans une région plus haute, aideraient à monter leurs créateurs. C'est là le chemin de l'évasion, c'est vers lui qu'il faut tendre. Deux esprits mêlés ensemble font double intelligence, double force pour déchirer les ténèbres. Toi et Moi, hors de nous-mêmes, mêlant nos âmes! C'est ainsi que je veux m'unir à toi.

— O belle! terrible et divine! tu m'entraînes si loin du monde, si loin de moi-même, qu'il me semble que toute ma vie passée s'est effacée sous un brouillard. Prends donc mon âme, et laisse souffrir mon corps, si c'est là ta volonté!

— Pourquoi souffrir? Rien n'existe que l'esprit. M'aimerais-tu folle?

— Je ne sais pas.... Tes rêves m'éblouissent, ils m'éclairent des abîmes merveil-

leux; mais, tandis que je t'écoute, l'odeur de tes cheveux me charme jusqu'à me faire défaillir.

— Laisse ces grâces vaines, vouées à la destruction. Qu'Atonou nous emporte comme il emporte la rosée, qu'il nous attire à lui, nous brûle à son brasier et nous découvre enfin ce qu'il voile de son flamboiement.

— J'irai où tu voudras que j'aille tant que ta main sera dans la mienne et ta tête sur mon cœur.

— Même absente, même morte, je serai près de toi, toujours. Nous devons nous voir sans regard et nous entendre dans le silence.

. . . .

Longtemps, ils s'écoutèrent ainsi, muets, immobiles, la face au ciel vertigineux



d'étoiles, engourdis dans un sommeil lucide et délicieux.

Mais, au moment de se quitter, ils furent pris tous deux d'une sorte de désespoir, d'épouvante, comme si les régions basses d'où ils s'évadaient les reprenaient avec rancune. L'ombre amassée sous les branches leur semblait grosse de vengeance et ils eurent l'angoisse d'être les seules lumières dans la nuit immense, et de sentir toutes les bouches des multitudes instinctives souffler vers eux pour les éteindre. Cela ne dura qu'un instant, et elle voulait rire de cette émotion; mais le roi en gardait une poignante inquiétude.

— Je t'en conjure, accueille-moi dans ta demeure, lui dit-il : te faisant un coussin de mon bras, je veillerai sur ton sommeil.

— Ne m'as-tu pas entourée d'une garde

égale à celle d'une princesse royale? Que puis-je craindre? le danger c'est d'être trop ensemble. Nos esprits ne peuvent se posséder que si nos corps sont loin l'un de l'autre; quand ils se touchent nos âmes sont comme des guerriers en armes; elles veillent pour repousser la tentation des délices qui nous effleurent; et même nos pensées sont trahies par des paroles passant sur des lèvres affamées de baisers.

Cependant il la conduisit, la portant presque, jusqu'au seuil de sa porte; et là il la supplia encore de l'accueillir.

— Oh non, dit-elle, ton désir n'est pas assez bien dompté... ni le mien!

Et elle s'arracha de ses bras . . . . . .

. . . .

. . . .

. . . . à nous de les défendre et de les venger. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . . la prêtresse, morte, couchée dans son sang comme sur un lit de lotus pourpres. . . . .

. . . .

. . . .

. . . . Au cœur, elle avait un poignard, planté tout droit, dont la poignée d'or représentait Amon à tête de bélier . . . .

LE PRINCE

A LA TÊTE SANGLANTE

HISTOIRE LÉGENDAIRE D'ANNAM

LE PRINCE
A LA TÊTE SANGLANTE
HISTOIRE LÉGENDAIRE D'ANNAM

Les branches basses du palétuvier, enguirlandées de lianes, forment comme un hamac au-dessus du marais, et c'est là que le pasteur de buffles est couché nonchalamment, une jambe pendante, caressant de son pied nu les longs rubans d'herbes qui traînent sur l'eau.

D'une voix molle et machinale, il chante, le jeune homme, scandant sa chanson au

rythme vague dont il se balance en faisant clapoter l'eau.

A quelque distance, vautrées dans la vase, leurs mufles camus et veloutés tendus vers lui, ses bêtes semblent l'écouter, en dépit du proverbe : « La musique n'est pas faite pour l'oreille des buffles. »

De ses lèvres les paroles s'égrènent ainsi :

« Sauve-toi, seigneur tigre, sauve-toi! Malgré tes griffes, malgré tes dents terribles, ta mort est certaine. Voici l'éléphant, roi de la forêt; écrasant les broussailles, il s'avance et va te briser les reins.

« Pauvre chèvre aux cornes gracieuses, à quoi bon fuir et bondir toute affolée? ce tigre a faim, il faut qu'il mange.

« L'oiseau a des ailes multicolores, il vole haut, loin des embûches, et, à plein

gosier, chante sa joie. Hélas! le serpent, enroulé à l'arbre, fascine l'oiseau et l'engloutit dans sa gueule béante!

« Sous l'herbe et les feuilles mortes, à force d'être humble et petit, le vermiceau échappe à tout danger. Mais non! du haut de l'air, l'oiseau l'a vu : il fond sur lui et le dévore.

« Seul le pasteur de buffles est assez infime et ignoré pour n'éveiller aucune convoitise!... »

Inondée de lumière et de chaleur, dans l'ardente sérénité de midi, la nature fermente et frémit. Sous l'inertie des choses la vie grouille et pullule, il y a du bruit dans le silence. Mais, dominant tout, un bourdonnement continu résonne. Le jeune pasteur, malgré lui, l'écoute.

Qu'est-ce donc? on dirait le roulement lointain des chars de guerre, le piétinement cadencé des chevaux en marche et le heurt assourdi des armes.

Non, ce n'est pas cela.

De l'autre côté de l'étang un frangipanier, merveilleusement, s'épanouit : aux branches nues, rien que des fleurs, de petites fleurs jaunes et blanches d'un adorable parfum; et l'arbuste, dans l'eau trouble, se reflète, il n'est plus là qu'une fumée; mais tout un peuple d'abeilles, d'insectes et de papillons tourbillonne dans les branches fleuries, avec quel tumulte et quelle joie! Ils se gorgent, se saoulent, s'affolent; les ailes vibrent ou palpitent; des gouttes d'or, des émeraudes, des flammes, passionnément, fondent sur les pétales embaumés, les baisent, les

mordent, sucent la salive mielleuse, pétrissent la pulpe tendre gonflée d'un lait amer : par moments l'arbre semble se secouer, rejeter ces amantes insatiables ; mais elles se ruent de nouveau, toujours avides, avec un frémissement plus sonore.

Le pasteur sourit et ferme à demi les yeux.

Les amoureuses abeilles, donnant l'assaut à cet arbre, lui semblent imiter le bruit des chars de guerre, répercuté dans les gorges des montagnes!... Et pourquoi pense-t-il à la guerre?... Les abeilles n'y pensent pas. Il veut, comme elles, l'inconscient bonheur dans l'inconsciente nature. Inconnu, perdu dans l'ensemble des choses, n'est-il pas pareil à l'insecte?... moins que lui.

Et il redit le dernier verset de sa chanson :

« Seul le pasteur de buffles est assez infime et ignoré pour n'éveiller aucune convoitise!... »

Mais voici qu'en sursaut, s'appuyant des mains aux branches, il se soulève, les yeux grands ouverts.

Un bruissement brutal du feuillage, tout proche, l'effare. Est-ce un buffle qui s'échappe?... Quelque bête de proie qui en veut à son troupeau?...

Un hennissement bref lui répond, et, aussitôt, froissé par les branches, un guerrier paraît, suivi d'un autre.

Les chevaux, mouillés de sueur, haletants, se précipitent dans le marais, hument l'eau avidement. Ils sont entrés jusqu'au poitrail, et des frissons courent sur leurs flancs.

Un des guerriers, sous les écailles du brassard, relève la manche de sa tunique de soie, découvrant une blessure qui saigne.

Malgré la lassitude qui les accable et la poussière qui ternit leurs armes, ces deux guerriers ont une grâce singulière, une imposante majesté. On dirait des adolescents, mais on ne peut savoir, le casque masquant à demi leur visage.

Le pasteur de buffles regarde, les yeux élargis, la lèvre agitée d'un tremblement. Sous la pluie de soleil qui tombe entre les feuilles, cet étincellement du harnais de guerre semble le fasciner, et surtout ce bras nu, si lisse, si pur, où le sang, enroulé en lanières pourpres, glisse jusqu'au bout des doigts minces qui le secouent. Il voudrait une coupe d'or pour

le recueillir, ce sang, qu'il croit devoir être infiniment précieux.

Penché vers l'eau, le guerrier lave sa blessure, presse cruellement cette bouche douloureuse pour que le sang emporte le poison, si la flèche était vénéneuse ; puis, son compagnon, d'un lambeau de ceinture, le panse.

Alors, pour un moment respirer mieux, ils ôtent leurs casques et découvrent de fiers visages ; l'un d'eux, celui du blessé, d'une beauté extrême !

Le pasteur a laissé échapper un cri, dénoncé sa présence. On le regarde à présent, un autre cri répond au sien.

— Royale sœur, vois donc, le reconnais-tu, l'évadé, le fugitif, celui qu'on croit mort ?

— Je le reconnais.

Et lui murmure, la main sur ses yeux :

— Je rêve ; je ne vous vois pas là, devant moi, vous êtes des fantômes !

— Tu sais notre nom, comme nous savons le tien, prince Lée-Line, toi qui laissas vide ta place, désertas la vie.

De ses mains tendues, il repousse la vision.

— Midi brûle, dit-il, le sang bat mes tempes, mes yeux éblouis voient des flammes ! Vous n'êtes pas réelles !...

Mais la guerrière blessée s'écrie :

— Pasteur de buffles !

Alors il se relève, dompte sa stupeur.

— Oui, dit-il, pasteur de buffles !... dans ce néant j'étais englouti, oublié, et, moi-même, peut-être, j'oubliais.

— Mieux valait la mort.

— J'allais vers elle ; mais sans hâte.

Est-ce l'oubli, la mort?... Qui peut répondre? Je voulais rejeter de mon âme tous mes rêves, toutes mes souffrances; ne pas les emporter avec moi : pour mourir, j'attendais de ne plus être vivant!

— Qu'avais-tu donc rêvé? Qu'as-tu donc souffert, pour être à ce point lâche devant le destin?

— J'ai fui pour taire mes désirs et pour dérober mes larmes. Comment parlerais-je aujourd'hui que les larmes ont submergé les désirs?

— Ne sais-tu pas qui t'interroge? s'écria la plus jeune des femmes qui, dans un sursaut de colère, lança son cheval en avant.

— Ba-Tioune-Tiac la Fleur-Royale est devant moi, répondit Lée-Line, et toi, Ba-Tioune-Nhi, la Tige-d'Or, tu es sa sœur.

Mais Tige-d'Or fronçait les sourcils sous le casque.

— C'est tout ce que tu sais? Tu es vraiment tombé si bas?... Tu es à ce point aveuglé, que l'éclat d'une gloire sans pareille n'atteignit tes yeux d'aucune lueur?

— Depuis plus de trois années : l'ombre, le silence, le désert!

Elle se pencha vivement vers Fleur-Royale, lui détacha sa jambière gauche et releva l'étoffe soyeuse.

— Eh bien, regarde! dit-elle.

La jambe fine et nerveuse apparut, au-dessus du pied cambré dans l'étrier, et elle ne sembla pas nue, car un tatouage vert la couvrait de la cheville au genou. Un monstre, vêtu d'écailles, s'enroulait là, tordant son corps, dégainant les cinq griffes de ses serres, dardant sa langue

fourchue hors de sa gueule menaçante; c'était le terrible Dragon, emblème du pouvoir suprême.

— Comment cela se peut-il?

Tige-d'Or cria :

— Elle est le roi de l'Annam!

Et Lée-Line, subitement pâle et pris d'un tremblement, se prosterna.

Elle est le roi de l'Annam!

Ils sont maintenant sous l'ombre d'une tente, une ombre chaude et dorée, car les parois intérieures sont de soie jaune, car c'est la tente royale.

Tout alentour le camp immense se déploie, et sa rumeur s'étouffe en approchant de la muraille de toile qui forme l'enceinte sacrée; elle meurt tout à fait en traversant l'espace vide qui isole la tente du maître.

Tous trois sont là, attardés dans un silence plein de souvenirs. Sur un lit fait

de nattes et de tapis, la reine, ou plutôt le roi, — car le mot féminin n'existe pas, qui exprimerait le chef suprême. — La cuisante plaie de son bras l'enfièvre. Tige-d'Or, debout, renouvelle sans cesse l'eau fraîche et les baumes. Sur un escabeau en bois de cèdre, incrusté de nacre, Lée-Line, accablé d'émotion, pleure tout bas, le front dans ses mains.

Fleur-Royale laisse peser sur lui son regard lourd de pensées, et elle dit enfin d'une voix lente, comme si elle achevait tout haut sa rêverie :

— Après tant de jours on te revoit, tu sors de l'oubli de la mort, et l'esprit s'effare devant toi comme en présence d'un fantôme. C'est bien toi cependant, nos yeux n'ont pas encore désappris ta forme. Aussi bien que nous tu es un rameau de l'antique

dynastie des Hung; le même verger a vu croître notre enfance et fleurir notre jeunesse; jusqu'au temps où une rafale bouleversa l'enclos. C'est alors que tu disparus et que l'on perdit toute trace de toi. Explique à présent, prince Lée-Line, cet inconcevable exil, et pourquoi, toi qui brillais parmi les illustres, tu es devenu le pareil des sauvages Miao-Tseu, fils des champs incultes.

— Au Maître tout ce que nous sommes appartient, dit Lée-Line, en séchant ses larmes; tu m'interroges, je dois répondre. Il me faut fouiller, comme la terre d'une tombe que l'on rouvre, l'oubli amassé sur mon désespoir, il me faut l'arracher au mystère, déchirer son linceul de silence, hélas! ramener au jour l'enseveli avec l'épouvante de le retrouver vivant!... Tu le

veux, il le faut... Oui, nous étions, comme tu l'as dit, des fleurs d'un même arbuste, buvant la même sève, baignés dans le même rayon. Te souviens-tu de l'ardeur croissante qui nous brûlait à mesure que nous découvrions la vie, la beauté des choses, la sagesse des penseurs, la divinité des poètes? C'était comme une nouvelle naissance, l'éclosion de notre esprit. Fleurs d'abord et liés au rameau natal, nous devenions papillons, libres ailes envolées dans la lumière, et, avec une folle ivresse, nous prenions possession du printemps.

— Oui, dit la reine, oh ! oui je me souviens ! Tout fut sombre depuis cette aurore, depuis qu'un ouragan dispersa nos ailes, pétales arrachés aux fleurs!... Des siècles avaient passé, pendant lesquels les

maîtres de l'Annam, les conquérants chinois, nous opprimaient au nom de l'empereur suzerain; mais nous étions faits au joug et il nous semblait léger.. C'est alors que parut un nouveau gouverneur, qui, dans une frénésie tyrannique, se mit à bouleverser le pays; tout ce qui était noble ou vertueux, tout ce qui s'élevait par l'esprit et le courage, fut abattu, humilié, bafoué; la démence régnait avec la débauche et l'épouvante; le Chinois fut pris en haine...

— Aux Chinois pourtant nous devions le plus beau de nous-mêmes, reprit Lée-Line; en nous asservissant ils avaient délivré notre esprit de l'ignorance, ils étaient les créateurs de notre âme. Le flot qui nous avait submergés roulait toutes les merveilles : la poésie, la musique, tous les arts, l'écriture, la science, les rites!

Voir s'y mêler une vase putride et empoisonnée! Quel désastre! Mais cela seul ne m'eût pas terrassé... Une autre douleur plus profonde!...

— Une autre douleur?...

— Je parle pour t'obéir, dit Lée-Line, il faudra oublier mes paroles et ne pas s'en courroucer.

— J'oublierai!

Le prince détourna ses regards et dit d'une voix plus sourde :

— Ton père annonça qu'il avait élu pour son gendre un homme de noble race, aimé du peuple : l'illustre Khisak!... Cette nouvelle tomba sur moi comme la foudre. Je fus l'arbre brûlé jusqu'aux racines, encore debout cependant. Achever de mourir, je ne voulais plus que cela. C'était facile; je n'avais qu'à tendre la gorge,

désapprouver d'un geste ou d'un mot les actes du tyran, et le glaive tombait sur moi. Hélas! j'eus peur de l'éternité!... On m'avait enseigné que les maux du corps finissent avec la vie, mais que les peines morales, notre âme les emporte pour en souffrir encore dans le temps sans fin. La cruauté de ma douleur m'épouvanta, m'éclaira le danger : la crainte de mourir avant d'avoir tué mon désespoir s'empara de moi, m'affola! A la cour, la mort planait sur toutes les têtes. Je m'enfuis de la cour, de la ville, pour me cacher, me perdre dans la foule, disparaître, moins que les moindres, infime parmi les infimes!...

— Pasteur de buffles!... s'écria Tige-d'Or avec ironie.

La reine se taisait, les yeux troubles, regardant vers les lointains de ses pensées.

Une trompette sonna dans le camp; un chant mince, aigu, clair comme un rayon et qui sembla percer le mur de satin.

« Gloire à la reine! criait-il, soyons son rempart, veillons sur elle! »

Comme cinglé par cette fanfare royale, le juste orgueil reprit son éclat; les yeux se dévoilèrent, Ba-Tioune-Tiac redevint la volonté souveraine au masque impassible.

— Parle, Tige-d'Or, dit-elle, enseigne-lui l'histoire de l'Annam en ces trois dernières années.

Et Tige d'Or parla :

— Je revois, dit-elle, la salle aux colonnes rouges où s'enroulaient des dragons d'or, et les gardes, avec la grimace de leur face peinte; ils tenaient à deux mains, la pointe vers les dalles, leur lance à large lame; je revois, la plume de paon au bonnet, mais le deuil sur le front, les courtisans, debout en face du trône, échelonnés jusque sur les marches qui montaient du jardin, et derrière eux, sur le gravier de la grande allée, porté par deux lions de pierre, le gong de justice, que personne ne frappait plus.

« Celui qui était assis sur le trône et au

nom du Fils-du-Ciel, l'empereur Kouan-Vou-Ti, gouvernait le pays des Giao-Gi, eût été réprouvé par les tigres comme trop cruel; il usurpait cependant la forme humaine.

« Ce jour-là, à l'ivrogne, à l'infâme, au monstrueux To-Ding, de nouveaux époux, le vertueux Khisak et Fleur-Royale la belle et pure, devaient, selon les rites, offrir des présents et faire leur soumission.

« Devant le trône, un lac de sang, sur les dalles, barrait la route; la jeune épouse qui s'avançait y mira tout à coup son visage épouvanté.

« Un jeu effroyable venait de prendre fin. Les courtisans de la débauche et du crime, vautrés sur des coussins, riaient encore en enfilant des pièces d'or au ruban de leur ceinture.

« A dire seulement quel était ce jeu, tout l'être se soulève d'horreur. On saisissait, dans les campagnes, les femmes grosses pour les traîner au palais. Alors on engageait des paris sur le sexe de l'enfant à naître, et, afin de savoir, on le leur arrachait des entrailles!...

« En voyant les femmes éventrées qui gisaient là, Khisak ne put retenir un mouvement de colère et de révolte : il fronça les sourcils, serra les poings. La face de To-Ding s'empourpra et un horrible rire découvrit ses dents.

— Te crois-tu le censeur royal, s'écria-t-il, pour oser me montrer une autre expression que celle de l'humilité et du respect? Tu peux y joindre celle de la crainte, car ta longue tête avec ses yeux étroits, ses rares poils gris et les rides d'orgueil qu'a

gravées sur ton front une fausse renommée, ne me plaît guère, et toute tête qui me déplaît roule dans le sang.

« Ce fut au milieu d'un silence blême, qui suspendit toutes les respirations, que vibra la réponse de Khisak, ses dernières paroles.

— Celui qui meurt, comme tu mourras, sur le fumier de ses crimes, cria-t-il, peut craindre la fin, car son âme tombe au corps d'un pourceau ; mais l'âme des sages s'envole auprès des immortels !

— Envole-toi donc ! hurla To-Ding.

« Et aussitôt, sur un signe qu'il fit au bourreau, la tête de Khisak roula dans la flaque sanglante.

« Fleur-Royale ne cria pas, ne fit pas un geste ; mais sa lèvre tremblait et son regard était terrible.

« Je m'approchai d'elle pour la soutenir, pour partager son sort, car le glaive abaissé dont la pointe laissait fuir un serpent rouge, pouvait se relever.

« Ah oui! je la revois cette assemblée, figée dans une stupeur d'effroi! Toutes ces faces de lâcheté, ces rictus qui se croyaient des sourires et, aux pieds de l'épouse, la noble tête aux yeux élargis et dont la bouche ouverte semblait crier un ordre!...

« L'indignation m'étouffait, je ne pouvais la contenir, elle allait déborder de moi-même en insultes et en sanglots, quand Fleur-Royale saisit, par le chignon dénoué, la tête de son époux et s'enfuit en jetant une clameur tellement surhumaine que beaucoup des assistants tombèrent à genoux.

« L'infâme To-Ding s'était levé du trône

et il quitta la salle, gagnant en hâte l'intérieur du palais comme si lui aussi s'enfuyait.

« Moi j'arrachai le glaive encore terni à la main du bourreau et je suivis Fleur-Royale.

« Elle était déjà arrêtée dans la grande allée, devant le gong de justice et tenant toujours par les longs cheveux la tête de Khisak. Tout à coup cette tête tournoya et vint frapper violemment le disque sonore.

« Oh! les sons lugubres et terrifiants!

« A chaque heurt du crâne, ils s'enflaient, grondaient, roulaient d'échos en échos, bruit d'écroulement, de cyclone, de flots déchaînés. C'était un prodige. Le ciel parlait : et toute la ville l'entendit.

« On accourait de tous côtés; les gardes jetaient leurs armes, les esclaves se prosternaient, le peuple tendait les bras.

« Et la veuve avec la tête de l'époux frappait toujours et dans le formidable tumulte, on croyait entendre les plaintes des opprimés, les cris de fureur, les cris de vengeance.

« To-Ding sortit du palais, le fouet de commandement à la main, au milieu des guerriers chinois de son escorte. Il croyait par sa présence imposer le respect, réduire au silence cette populace. Mais lorsqu'il parut au sommet des marches, une telle clameur de haine éclata que le tyran devint pâle et fit un pas en arrière.

« Fleur-Royale cessa de frapper le gong; parmi les armes qu'on avait jetées sur le sol elle ramassa un arc, prit une flèche dans un carquois et la lança vers To-Ding. Le Ciel conduisait son bras, car la flèche atteignit le monstre qui tomba sur un genou.

— Ma sœur fidèle, va, et tranche-lui la tête, me cria Fleur-Royale. Ce glaive est pour cette action en ta main.

« Aussi prompte que sa volonté j'obéis à ma sœur; je gravis les marches en deux bonds et, aidée aussi par le Ciel, d'un seul coup je fis tomber la tête de To-Ding.

« Des mandarins annamites avaient saisi à la gorge les guerriers chinois, qui voulaient se porter au secours de leur maître; ils les renversaient et les terrassaient, tandis que je montrais à la foule la tête grimaçante du tyran.

« Fleur-Royale posa le pied sur le corps de ce pourceau qui dégorgeait une cascade rouge du haut de l'escalier.

« Elle fit un geste de la main et un profond silence s'établit.

— Vois, peuple, dit-elle, vois ce que deux

femmes ont pu faire : le noble Khisak est vengé, et toi, te voilà délivré de l'odieuse tyrannie qui t'écrase depuis si longtemps. Ce que vos cent mille bras robustes n'ont même pas tenté, nos mains fragiles l'ont accompli. N'avez-vous pas honte? Ne voulez-vous pas achever l'œuvre, prendre votre part de gloire!

« Une seule voix formidable clama :

— Oui, oui, nous le voulons : parle! parle encore!

— Eh bien! jetez loin de vous, et à jamais, les tronçons de la chaîne brisée; redevenez libres, chassez l'envahisseur, le Chinois vorace, chassez-le du palais, de la ville, du royaume, rendez au pays des Giao-Gi l'indépendance qu'on lui a ravie. N'hésitez pas, ne tardez pas; aujourd'hui, à l'instant même, devant ce sang impur

qui souille notre sol, choisissez un chef, qui vengera nos ancêtres et vous conduira à la victoire!

— Toi, toi seule! clama la foule, sois le roi, sois le maître, nous t'obéirons, nous te suivrons.

« Elle resta un instant silencieuse, les yeux levés vers le ciel, puis elle dit d'une voix ferme et haute :

— Les dieux m'ordonnent d'accepter. Ils me guideront et me soutiendront. Je serai votre volonté et vous serez ma force. Le roi de l'Annam vous le jure ici : Il va vous délivrer, et conquérir son royaume!...

« Et Fleur-Royale étendit les mains comme pour prendre sous sa protection tout ce peuple prosterné. »

« Oh ! les belles journées de batailles ! les saintes victoires ! les marches glorieuses ! Fleur-Royale, sous l'armure et le casque aux ailerons d'or, semblait le génie de la guerre. Quand elle paraissait, l'arc en travers des reins, le glaive au poing, guidant des genoux son cheval ardent, l'armée, fanatisée, se sentait invincible. En moins d'un mois, tous les Chinois qui n'avaient pas péri furent rejetés hors des frontières ; soixante-cinq villes se soumirent au roi ; l'éléphant qui nous portait dans

les triomphes marchait sur la soie et les fleurs.

« Puis l'indépendance reconquise, ce furent les jours heureux, le peuple guéri de tous ses maux, la prospérité revenue sous le règne pacifique, plein d'équité et de sagesse.

« Elle est le roi de l'Annam! Et nul souverain autant qu'elle n'a mérité l'amour de ses sujets. »

— Tu as fait cela, sanglotait Lée-Line, le front dans la poussière, aux pieds de Fleur-Royale. Tu as fait cela, sainte héroïne! et moi, misérable, je te pleurais dans la solitude, au lieu d'être là pour te servir, mourir pour toi!...

— Relève-toi, Lée-Line, dit le roi, relève-toi pour me servir... Je te nomme chef suprême de l'armée : le premier du royaume après Tige-d'Or qui est comme moi-même. Tu n'étais pas aux jours de faste et de gloire; muré dans la douleur, telle la larve qu'enferme le cocon étouffant,

14.

tu n'as rien vu, rien su de la vie. Tu reviens quand le ciel s'obscurcit, hélas!... Puisse ton courage soutenir le mien! Écoute : Après trois ans d'humiliation muette, la Chine formidable se relève contre nous. Des guerres civiles absorbaient les forces de l'ennemi : mais les révoltés, les terribles Sourcils-Rouges ont été vaincus, l'empereur Kouan-Vou-Ti a tourné alors ses regards vers le Sud et il a ordonné de reconquérir le beau pays des Giao-Gi qui fut si longtemps son vassal. A l'automne dernier la guerre s'est rallumée, guerre d'escarmouches, d'embuscade, de ruses et de fatigues sans fin. Je n'ai pas faibli; l'automne et l'hiver ont passé, les Chinois n'ont rien gagné sur nous. Mais le sang de l'Annam s'épuise et le leur est intarissable; nous sommes comme un lac en

face de l'Océan. De funestes présages ont marqué le commencement du printemps : le soc de la charrue s'est brisé, tandis que, selon le rite, je creusais un sillon pour les premières semailles; une sécheresse dévorante brûle les moissons et prépare la disette. Hélas! les Dieux distraits ne me soutiennent plus, l'angoisse serre mon cœur, mes bras se brisent sous un poids trop lourd...

— Je serai ton rempart et ta force, s'écria Lée-Line, je le veux, et tu as bien prouvé, toi, que la volonté peut tout.

La mince fanfare sonna une alarme et les rideaux de la tente brusquement écartés, trois mandarins en armes parurent. C'étaient les ministres les plus fidèles, les plus braves : Koo-hoang, Nhat-ham et Hop-pho.

Fleur-Royale se leva fière et calme, le front intrépide :

— Parlez !

— Les Chinois ont franchi la frontière d'Annam.

— Ils couvrent les montagnes de Langson, emplissent les vallées.

— Lu-Lan, un de leurs chefs les plus vaillants, marche à leur tête.

— Les Dieux marchent avec nous, dit le roi, et comme toujours ils nous conduiront à la victoire. Fais ton devoir, Lée-Line, préparez-vous tous pour une grande bataille. Demain, dès l'aube, nous livrerons un combat décisif. Laissez-moi maintenant seule avec ma sœur; nous passerons la nuit en prières.

Le roulement des chars de guerre, répercuté par les gorges des montagnes, le piétinement cadencé des chevaux en marche, le heurt des armes, les ordres hurlés par des voix rauques, les galops précipités sur les pentes vertes des collines; puis la mêlée furieuse sous les étendards qui flottent et le hérissement des lances[1]!

L'océan chinois a débordé dans les vallées de l'Annam, mais la libératrice du royaume se dresse devant lui comme une

1. Cette bataille fut livrée l'an 42 de notre ère.

digue, l'empêche d'aller plus loin, le repousse.

Elle conduit le centre de l'armée, Tige-d'Or commande l'aile droite, Lée-Line l'aile gauche.

Et les heures brûlantes s'écoulent, la lutte s'acharne sans répit. C'est la confusion, le carnage, le délire du désespoir.

Cependant Lée-Line fait des prodiges. Peu à peu devant lui l'ennemi recule, harcelé par ses deux glaives qui semblent des serpents furieux dont chaque morsure ouvre une fontaine sanglante.

Mais, hélas! que de morts, que de vides dans l'héroïque armée de Fleur-Royale! Un contre dix au début du combat, les soldats de l'Annam ne sont plus qu'un contre cent. Et pourtant, ce sont eux à présent qui marchent sur la terre chinoise :

ils refoulent dans les gorges étroites les guerriers du Fils-du-Ciel.

Ceux-ci, harassés d'avoir tant tué, ont l'air de céder, de s'enfuir. Leur chef Lu-Lan, blessé au visage, du geste et de la voix les entraîne en arrière et bientôt tous s'éloignent, disparaissent, abandonnent le lieu du combat.

— Lée-Line! Lée-Line! Fleur-Royale t'appelle : elle est blessée, blessée à mort!

Tige-d'Or a rejoint le prince qui poursuivait l'ennemi, et Lée-Line, avec un sursaut douloureux, s'arrête court, tourne bride, revient ventre à terre.

La reine est restée à cheval, si pâle qu'elle semble une statue d'ivoire. On lui a enlevé sa cuirasse pour comprimer sous les plis d'une écharpe sa poitrine qui saigne. Dans l'ardeur du combat ses cheveux se sont dénoués sous le casque; l'héroïsme et la fièvre font resplendir ses yeux.

— Merci, Lée-Line, dit-elle, je te dois ces dernières heures de victoire. C'est grâce à toi que mon sang, comme un sceau royal, a mis sa marque sur le sol ennemi. La fin est venue pourtant, et c'est ici l'adieu suprême!

— L'adieu!... non, pas entre nous : me voici, et où tu iras, j'irai.

Leurs chevaux se touchent, Lée-Line soutient de son bras la reine qui défaille et appuie sa tête lasse sur l'épaule du guerrier.

— La vie nous a séparés, dit-elle, puisse la mort nous réunir. Regarde dans mon cœur, la blessure, en ouvrant ma poitrine, l'a mis a nu... Regarde, tu y verras ton image; il était le temple où je gardais ton souvenir. O compagnon de mon printemps! C'est ton absence qui m'a faite

vraiment veuve. C'est à cause d'elle que ma dynastie finit à moi.

— Hélas! hélas! quand je brisais si cruellement les ailes qui voulaient voler vers toi, pourquoi ne l'ai-je pas su que tu m'attendais?

— Non, je ne t'attendais pas. Le ciel m'avait confié une mission sublime, et afin de la remplir sans faiblesse, j'étais implacable pour moi-même. Devant tes larmes, devant ton désespoir et ta mort, je fusse demeurée le roi de l'Annam, sans te laisser deviner qu'aucun royaume ne valait pour moi ton amour.

— Ah! ne restons pas sur la terre! s'écria Lée-Line, ce n'est plus notre place : le pasteur de buffles est devenu l'égal des dieux.

— Dis, n'est-ce pas? ton amour s'est

relevé vivant, hors du tombeau où tu l'avais enseveli?

— Regarde dans mes yeux comme il brûle; il ne pouvait pas mourir, étant éternel!

— Tes yeux, ils brillent comme des phares à l'entrée des pays célestes; ils m'annoncent le repos délicieux après la tempête.

— Alerte! cria Tige-d'Or.

Mais Lée-Line resserra son étreinte, penché vers la reine, extasiée en ses bras!

—Je veux le baiser qui enchaîne à jamais les âmes l'une à l'autre, dit-il.

— La fleur de tes lèvres! la fleur de mes rêves! Celle que seule je désirais quand dans mes triomphes, je marchais dans les fleurs! O! la fleur de tes lèvres, donne-la-moi!...

Une colère trembla dans la voix de Tige-d'Or.

— Tu es toujours le roi de l'Annam, tu n'es pas libre encore; avant la mort, veille à ta gloire.

Et elle cravacha les chevaux, pour déchirer ce baiser qui commençait l'éternité.

— Tout n'est donc pas fini! dit la reine, qu'y-a-t-il?

Des éclaireurs étaient là, revenus en hâte, haletants.

A quelques minutes de marche, une armée formidable s'avançait. Le général Ma-Vien, le plus illustre des chefs chinois, dont la fille avait épousé l'héritier du ciel, la conduisait. Toute cette horde, que l'on avait vaincue, n'était que l'avant-garde de l'armée véritable.

— Quelques centaines de soldats blessés et harassés, c'est tout ce qui nous reste, dit Tige-d'Or.

— Ah! je ne veux pas tomber entre les mains de l'ennemi! s'écria Fleur-Royale. Je dois mourir sur la terre d'Annam, reconquise par moi, reperdue aujourd'hui, hélas! C'est ce sol sacré qui doit boire mon sang. C'est dans l'air natal que doit s'exhaler mon souffle. Sauve-moi, Lée-Line, protège ma fuite : sois pareil aux dieux, barre la route à toute cette armée, qu'elle me laisse le temps d'atteindre la rivière du Cam-hé.

— Je le ferai, dit le prince : emmène tous ces soldats hésitants, qu'ils soient ton escorte. Seul je défendrai ce défilé, assez de temps pour que tu atteignes la rivière, et après, je le jure, j'irai te rejoindre. Tu

m'as enseigné par l'exemple que la volonté peut tout.

— Adieu donc, dit Tige-d'Or, tu me retrouveras aussi.

— A bientôt, cria la reine, la récompense nous attend.

Et les chevaux s'enfuirent au galop, tandis que Fleur-Royale, retournée sur sa selle, vers Lée-Line, du doigt lui montrait le ciel. . . . .

. . . .

. . . .

. . . .

Sous l'ombre épaisse des banians séculaires aux colossales ramures, deux par deux, les bonzesses marchaient, le front grave, laissant traîner sur les dalles disjointes de la chaussée leur longue tunique grise à manches très amples. A droite et à gauche, elles montent lentement les escaliers de pierre qui conduisent au terre-plein de la pagode.

Une grosse cloche gronde et tinte à coups irréguliers.

On voit s'étager les toitures du temple, les trois toitures pourpres de moins en

moins larges, dont les angles se relèvent comme des pointes d'ailes; sur les arêtes sont sculptés le dragon Long et l'oiseau Foo-Ouan. Plus haut que l'édifice les arbres géants étendent leurs branchages touffus.

Deux éléphants noirs, en terre peinte, pourvus de défenses naturelles, flanquent la porte du sanctuaire qui creuse un carré sombre comme la bouche d'une caverne. Les bonzesses apparaissent un instant, blanches sur cette ombre, puis elles s'enfoncent dans la nuit.

A l'intérieur, la lumière du jour ne pénètre pas. De grands flambeaux et des lanternes de soie éclairent les draperies rouges qui voilent l'autel sur ses quatre faces et dont les plis somptueux tombent des hauteurs obscures. A droite et à gauche, de petites chapelles, fermées par

des stores transparents, laissent voir confusément des statuettes dorées, et, entre les chapelles, sur les murailles, sont sculptés des tigres, des tortues géantes, des chevaux ailés.

Une femme au noble visage sous ses longs cheveux blancs, la supérieure des religieuses, est accroupie sur une natte, en avant de l'autel. Toutes les bonzesses se rangent en demi-cercle autour d'elle et s'accroupissent chacune sur une natte.

La cloche cesse de tinter, laissant ses dernières vibrations trembler longtemps. La supérieure fait un geste et les rideaux de pourpre, s'enroulant sur eux-mêmes, remontent vers le plafond invisible.

Sur un piédestal de marbre, deux statues colossales apparaissent, deux femmes agenouillées, les mains tendues vers le

ciel. L'une est vêtue d'une robe de satin jaune, l'autre d'une robe de soie rouge. Une mitre extrêmement haute surchargée de fleurs d'or, les coiffe. De chaque côté des inscriptions disent le nom des déesses :

BA-TIOUNE-TIAC, BA-TIOUNE-NHI.

Sur les tables des offrants, couvertes de vases précieux et de flambeaux allumés, les desservantes entassent des fruits et des fleurs; d'autres jettent sur les braises des grandes cassolettes de bronze, les bois odorants dont la fumée monte en minces filets qui oscillent.

Un gros livre, posé sur un pupitre, est ouvert devant la supérieure.

— Aujourd'hui, jour anniversaire de la grande bataille, dit-elle, je dois vous dire le récit de la sainte mort du Prince à la Tête Sanglante.

Et en balançant un peu son corps, au rythme de la mélopée, elle psalmodie d'une voix monotone :

« Cent mille guerriers! Cent mille guerriers! Ils couvrent les sommets, les pentes, les vallées.

« Les fils du Dragon viennent pour dévorer l'Annam. Ils veulent saisir les deux femmes sublimes qui leur ont infligé tant de défaites et les ont chassés du beau royaume qu'ils avaient conquis.

« Cent mille guerriers! Cent mille guerriers chinois! Ils atteignent l'étroit défilé qu'il faudra franchir pour entrer dans le triste pays d'Annam.

« Un seul homme est là qui barre la route, un seul homme vivant. Mais toute une foule de morts qui défendent encore

leur roi, car, remis debout, ils obstruent la route et font face à l'ennemi avec des visages effroyables.

« Le vivant, c'est le prince Lée-Line, qui a juré d'arrêter toute cette armée assez longtemps pour que les deux sœurs royales puissent atteindre la rivière Cam-hé.

« Cent mille guerriers! Cent mille guerriers chinois! Le prince lance des flèches et fait des morts parmi eux. Et les morts ennemis qui s'entassent, barrent aussi la route.

« Des milliers de flèches volent vers le prince, mais elles ne l'atteignent pas; il les saisit au vol et les renvoie à l'ennemi, de sorte qu'il ne manque jamais de flèches.

« — C'est un prodige! crient les assaillants. Et le prodige dure jusqu'au soir.

« Alors, plein de colère, le général

Ma-Vien s'avance lui-même ; il franchit les morts et vient combattre le prince.

« Je peux mourir à présent, dit Lée-Line, j'ai tenu mon serment, les deux sœurs ont atteint la rivière.

« Il lutte encore, pourtant ; mais Ma-Vien le frappe de son glaive, l'atteint au cœur ; puis lui tranche la tête.

« Cent mille guerriers ! Cent mille guerriers chinois ! toute l'armée victorieuse a passé sur le corps du prince ; elle s'éloigne par les pentes, par les vallées, disparaît.

« Alors le héros se relève. Il ramasse sa tête sanglante et la replace sur son cou sanglant.

« Et d'un pas rapide il marche, il marche vers la rivière de Cam-hé.

« De grosses gouttes de sang tombent

sur sa route, sa tête sanglante pleure de grosses larmes rouges.

« Mais dès qu'une de ces gouttes touche la terre, un cheval ailé s'envole, l'emporte au ciel, laissant à la place où elle est tombée un bloc de pierre qui a la forme d'un cheval ailé !

« Le Prince à la Tête Sanglante a atteint la rivière de Cam-hé. Une foule d'hommes et de femmes pleurent agenouillés sur la route ; ils contemplent deux mortes, couchées sur un radeau de fleurs qui lentement remonte le courant.

« Ils pleurent : ils ont reconnu le roi de l'Annam et sa sœur héroïque. Ils s'efforcent d'attirer les corps sur le rivage, mais ils ne peuvent y réussir : la force de tant de bras est impuissante.

« Mais le Prince à la Tête Sanglante

s'avance et, aussitôt, de lui-même, le radeau de fleurs s'approche, touche la rive.

« Alors le Prince se couche aux pieds des deux saintes et sa tête sanglante roule de ses épaules.

« A la place même où eut lieu le miracle, on éleva la Pagode des Deux Princesses, qui nous abrite encore aujourd'hui et où ma voix chante pour vous.

« Les colonnes orgueilleuses élevées par le chef chinois et qui disaient : « L'Annam « périra le jour où elles seront renversées », ont disparu depuis longtemps.

« Mais les noms de Ba-Tioune-Tiac et de Ba-Tioune-Nhi sont encore dans tous les cœurs, sur toutes les lèvres. Les deux héroïnes, devenues déesses, veillent sur l'Annam sans se lasser jamais.

« Car il y a aujourd'hui mille huit cent cinquante-sept années que le Prince à la tête sanglante vint tomber aux pieds des deux sœurs glorieuses. »

ZIN-GOU

16.

ZIN-GOU

C'est le soir; le palais impérial s'endort : les gardes veillent; tout est tranquille.

Invisible, cependant, un homme a franchi les murailles, se glisse par les cours et les jardins, et voilà que, brusquement, il pénètre chez l'Impératrice, endormie déjà.

Dans la chambre, parfumée comme un temple, les lampes brûlent, voilées de soie. L'homme s'avance sans hésiter; sous

son pas le parquet craque et l'Impératrice s'éveille, en sursaut, mais sans un cri.

Elle regarde l'homme, le reconnaît. C'est le beau général Také-Outsi-No-Soukouné. Il est en habit de bataille, tout souillé de poussière et de sang mal essuyé.

D'un geste fébrile, elle arrache la moustiquaire de gaze, bondit près de lui, belle, grande, gracieuse dans ses pâles et longs vêtements nocturnes, malgré son état de grossesse.

— Toi ici! s'écrie-t-elle, loin du combat! Qu'est-il arrivé? La défaite?

Také-Outsi se prosterne.

— Non, princesse, dit-il, mais pis que cela.

— Quoi? Quoi donc?

— Le descendant des dieux, le sublime Empereur, ton époux est mort... Il com-

battait à la tête de ses guerriers, les conduisant à la victoire. Une flèche coréenne l'atteignit... Il est retourné dans le séjour céleste.

— Ah! mes pressentiments! s'écrie l'Impératrice, en crispant ses doigts dans sa longue chevelure éparse, l'avis surnaturel qui me fut donné que le maître du Japon ne devait pas marcher en personne contre ce peuple!... Tsiou-Aï-Teno n'a pas voulu me croire et il n'est plus! il a quitté la terre, l'époux héroïque, le fils du Prince des Guerriers, celui qui, par piété filiale, rassembla plus de cent mille oiseaux blancs, l'âme de son père s'étant refugiée dans le corps d'un sira-tori, le héron aux grandes ailes! Où est-elle, à son tour, l'âme du fils si tendre? Hélas! hélas! où est-elle?

Mais, subitement, l'Impératrice s'apaise, secoue sa tête fière et fait signe au général de se relever.

— Alors tout est perdu, dit-elle, la victoire nous échappe.

— Rien n'est perdu, ô ma souveraine, dit Také-Outsi, qui reste agenouillé, tout est suspendu seulement. J'ai emporté le corps du Mikado dans mes bras, je l'ai couché sous sa tente, disant qu'il était seulement blessé, qu'il guérirait ; puis, le confiant à des gardiens qui paieraient de leur vie la moindre indiscrétion, je suis parti en secret, et, semant ma route de chevaux morts, arrivé jusqu'à vos pieds.

Le beau guerrier lève les yeux vers la reine charmante, qui, la tête inclinée, le regarde aussi. Elle lit dans cette âme ardente, l'héroïsme, le génie, le dévoue-

ment, l'amour peut-être! Et elle, à la fois toute-puissante et si faible, comprend qu'appuyée sur un cœur pareil, elle peut devenir redoutable, invincible. Un sentiment étrange et tout nouveau frémit en elle, fait d'ambition et de courage. Comme si l'âme de son époux était venue renforcer la sienne, elle se sent prête à affronter tous les dangers, elle, la coquette, la nonchalante, qui tremblait au moindre présage! Le descendant des dieux qui vit dans son sein, tressaille lui aussi, s'agite; le héros futur lui donnera l'héroïsme.

— Merci, chef illustre, dit-elle à Také-Outsi, tu as fait ce qu'il fallait faire. Le Mikado vit toujours, il n'est que blessé. Demain nous irons le rejoindre au camp. C'est moi qui le remplacerai. Son fils, l'Empereur de demain, m'inspire : dès le

sein de sa mère il ira au combat, il commandera l'armée! Pour que l'enfant ne soit pas trop secoué dans la bataille, je ceindrai seulement mes flancs d'une ceinture pourpre, et nous marcherons à la victoire.

Toi, Také-Outsi, sois le soutien de l'Empire, je te donne le titre de Nai-Dai-Tsin.

Depuis plusieurs jours, l'illustre Impératrice Zin-Gou est en route. Také-Outsi l'accompagne, et une troupe nouvelle, qu'elle emmène pour renforcer l'armée, la suit.

Les lanciers marchent, d'abord, cuirassés, coiffés du casque à visière, évasé autour de la nuque et orné au-dessus du front d'une sorte de croissant de cuivre, la lance au poing, un petit drapeau planté derrière l'oreille gauche; les archers viennent ensuite, le front ceint d'un bandeau d'étoffe blanche, dont les bouts flottent en

arrière, le dos hérissé de longues flèches, tenant à la main le grand arc laqué. Un nouveau corps d'archers est joint à ceux-ci et les soldats qui le composent portent un arc de forme singulière, à l'aide duquel on lance des pierres et qui est d'invention récente.

Les hommes de pied s'avancent après eux, armés de hallebardes, de glaives à deux mains, de haches; ils ont le visage couvert de masques noirs et grimaçants hérissés de moustaches et de sourcils rouges, des casques ornés d'antennes de cuivre ou de grandes cornes de cerfs, d'autres se cachent sous un capuchon de mailles qui ne laisse voir que leurs yeux. Et au-dessus de ses troupes en marche on voit osciller tout un fouillis de bannières et d'insignes des formes les plus variées.

L'Impératrice, sur un beau cheval dont la crinière tressée forme comme une crête, les pieds dans de grands étriers ciselés, marche la première et l'on arrive ainsi au bord d'une rivière appelée Matsoura-Gawa.

Alors la belle Zin-Gou ordonne une halte. Elle est femme toujours, et une idée singulière lui est venue : elle veut pêcher à l'hameçon dans cette rivière.

Debout sur un petit tertre, elle jette la ligne et dit à voix haute :

— Si je dois réussir dans mon entreprise, l'amorce sera mordue, sinon elle restera intacte.

Un grand silence règne ; tous les regards sont fixés sur la légère bouée flottant sur l'eau. La voici qui oscille et danse ; la souveraine d'un geste vif enlève la ligne,

au bout de laquelle un éperlan s'agite et luit comme un poignard.

Des acclamations joyeuses éclatent.

— En route! s'écrie Zin-Gou, la flotte nous attend et la victoire est certaine!

Mais un beau vieillard s'avance et se prosterne. C'est un solitaire, un sage très vénéré. Il offre à l'Impératrice une pierre merveilleuse, un galet bleuâtre percé d'un trou.

— Attache cette pierre sur tes reins, dit-il, et tes couches seront retardées jusqu'à la fin de la guerre.

Zin-Gou remercie le saint homme, et, aidée par Také-Outsi, suspend le galet sur ses reins.

On arrive à la rade de Kasifi-No-Oura. La flotte apparaît magnifique et formidable : les grandes jonques ressemblent à des monstres et les voiles sont comme des ailes! les marins acclament l'armée impériale qui répond par un long cri.

La souveraine a mis pied à terre; elle s'avance jusqu'aux bords des flots, et, enlevant sa coiffure d'or, dénoue ses longs cheveux. Pour en effacer les parfums, elle les baigne dans la mer, puis les tord, les relève, en forme un chignon unique, tel que les portent les hommes.

Elle saisit alors une hache d'armes et monte sur la plus belle des jonques.

De là, à tous, l'Impératrice guerrière apparaît comme sur un piédestal. Elle a revêtu l'armure de corne noire dont les lamelles, jointes par des points de soie pourpre, retombent, plus bas que les genoux, sur l'ample pantalon de brocart blanc à dessins nuageux, serré à la cheville. Elle a des épaulières de velours noir et d'énormes manches, très majestueuses, qui, descendant jusqu'à terre, forment comme un manteau; elles sont faites d'une étoffe semée de fleurettes d'or disposées en losange et la doublure est de satin uni.

Un chrysanthème d'or ciselé brille sur le devant de l'armure; la haute coiffure conique est retenue par une ganse de soie, nouée sous le menton, la hache d'armes

est passée à la ceinture, à côté des deux sabres, et la guerrière s'appuie sur une canne d'ivoire et d'or, longue comme une pique.

Sous le vent, les voiles se tendent, les lames balancent les navires, tandis que Zin-Gou, les regards perdus dans l'espace, s'écrie :

— Voyez! Voyez! Le dieu marin! Foumi-Yori-Mio-Zin se fait notre guide et marche devant nous!

Elle est seule à apercevoir le Dieu de la mer; mais nul ne doute de sa parole.

Le roi de Corée tremble et pleure au fond de son plais. Ses États sont envahis, ses soldats sont défaits. Devant l'armée invincible des Japonais, aucune résistance n'était possible, et lui-même, avant de combattre, il se sent vaincu.

Déjà les conquérants ont pris la ville. L'Impératrice guerrière est aux portes des palais. L'âme des héros l'anime vraiment. C'est elle qui, à travers les tempêtes et les obstacles, a conduit son armée à tant de victoires.

La première elle s'élance à l'assaut,

franchit le fossé et heurte la porte royale, en criant d'une voix éclatante :

— Le roi de Corée est le chien du Japon.

Les battants éclatent, s'écroulent et la conquérante passe sur les décombres.

Au-dessus de l'entrée, elle fait suspendre sa pique d'ivoire et d'or, qui, durant des siècles, restera là.

C'est l'heure du carnage et du pillage; les soldats vont se payer enfin de leur sang versé; ils n'attendent plus que l'ordre de la souveraine.

Mais voici que, le front baissé, les mains liées derrière le dos, le roi de Corée s'avance dans la cour d'honneur, jonchée de morts et de blessés. Il s'est lui-même enchaîné comme un prisonnier, et il vient s'humilier, se soumettre, se rendre...

— Je suis ton esclave! s'écrie-t-il avec un



sanglot, en tombant aux pieds de la belle guerrière.

Alors sous la rude cuirasse, le cœur de la femme se réveille et s'emeut... Zin-Gou relève le pauvre roi, détache ses liens.

— Tu n'es pas mon esclave, dit-elle, tu resteras roi de Corée, mais tu seras mon vassal.

Et elle défend de piller la ville. On s'emparera seulement des trésors du roi, réservant pour elle les peintures, les objets d'art, toutes ces choses délicieuses, créées par la Chine, et que le Japon ne sait pas faire encore.

Au désespoir la joie succède, on acclame la conquérante magnanime, qui, elle, cherche sa récompense dans les yeux du beau Také-Outsi, de plus en plus troublés d'admiration et d'amour.

Il y a aujourd'hui plus de seize siècles que la glorieuse Zin-Gou-Gvo-Gou rentrée triomphalement dans sa capitale, donna le jour à un fils, dont la naissance, grâce à la pierre magique, fut retardée bien au delà du terme ordinaire, et poursuivit le cours d'un règne long et heureux. Et ne dirait-on pas que, dans le Japon moderne, si avide de progrès, si différent de l'ancien, rien n'est changé, cependant? Les soldats ne portent plus le casque noir, agrémenté de cornes brillantes; au lieu de l'arc qui lançait des pierres « d'invention récente »,

ils ont les canons et les fusils les plus perfectionnés; mais ce sont toujours les mêmes héros intrépides, dédaigneux de la vie.

Le Mikado qui règne aujourd'hui, Mit sou-Hito, l'Homme Conciliant, de la dynastie divine qui, selon la formule officielle, règne sur le Japon « *depuis le commencement des temps et à jamais* », descend directement de l'illustre impératrice Zin-Gou. Le cycle inauguré par son avènement s'appelle Mé-Dgi, « règne lumineux », et il brille en effet d'une éclatante façon. Le souverain actuel, dont les victoires étonnent l'Europe, est certes digne de ses pères, et la déesse soleil : Ten-Sio-Daï-Tsin, sa radieuse aïeule, peut se reconnaître en lui, le fils de ses fils, et, du haut du ciel, lui sourire.

CRIME JAPONAIS

CRIME JAPONAIS

C'est peut-être mon ami Komïosi-Sabouro qui a instruit, là-bas, dans l'île de la Libellule, l'affaire de ce crime extraordinaire dont le courrier du Japon nous apporte la nouvelle; car Komïosi, ce doux poète, ce Parisien fin-de-siècle, qui était né vassal d'un prince et pouvait, tout jeune encore, dire sans mentir qu'il avait vécu au moyen âge, est devenu juge d'instruction à Tokio, et il réclame — je ne puis croire que ce soit sans regret — l'applica-

tion de lois modernes à des crimes légendaires, qui jadis, peut-être, auraient mérité des éloges.

Est-il assez japonais, ce crime!

Un pauvre et naïf paysan nommé Kono-Guihei conte ses peines à des amis :

— Ma vieille mère souffre d'un mal d'yeux qui ne veut pas guérir. La voici presque aveugle. J'ai tout essayé pour la soulager, rien ne réussit. Il n'y a plus de remède, et je me dessèche de chagrin.

— Comment pouvez-vous dire cela? s'écrie un ancêtre, un laboureur qui passe pour en savoir long, il y a un remède, un remède infaillible. Il est assez difficile à employer, c'est vrai, dangereux même, mais rien n'est impossible à la piété filiale.

— Je suis décidé à tout, répond le fils, quel est ce remède?

— Il faut faire manger à votre mère un foie humain.

Le doute n'effleure même pas l'esprit du jeune paysan. Pour lui, sa mère est déjà guérie. Mais où se procurer un foie humain, sans nuire à des étrangers? Se tuer lui-même? Il y songe; mais il juge qu'il ne le doit pas : ce serait réduire sa famille à la misère en la privant de son soutien. Alors que faire? Eh bien! il tuera sa fille, sa mignonne Matsoué, si jolie. Il essaye, le malheureux; il prend un couteau pour égorger son enfant; mais si l'amour filial est grand en lui, l'amour paternel ne l'est pas moins, et il tremble, il hésite. Cependant, il le faut, il va frapper, quand survient sa femme, Sougni, la jeune mère, inquiète des allures étranges de son mari.

Alors il lui avoue tout, lui raconte sa peine.

— C'est moi qu'il faut tuer, s'écrie sa femme. Je serai heureuse de procurer, par ma mort, un soulagement à ta mère.

Est-ce assez simplement, niaisement sublime?...

Et le mari trouve cela très naturel, c'est si bien dans la tradition, dans le caractère de la race! Il ne fait pas d'objection : il étrangle sa femme, et la malheureuse, tandis qu'il tire d'un côté sur la corde, pour aider, elle tire de l'autre.

Quand elle est morte, il reprend le couteau, lui fend l'abdomen, et retire le foie; puis il allume du feu et le fait cuire dans une casserole.

Sa vieille mère va donc être guérie, enfin!...

Mais non, elle ne goûtera même pas au remède; des modernes sont allés chercher là police, on saisit le corps du délit. La pauvre Sougni s'est sacrifiée pour rien; sa belle-mère n'aura pas le remède infaillible, ses yeux resteront malades et son mari va être condamné à neuf ans de réclusion majeure, laissant ainsi sa fille et sa vieille mère privées du riz quotidien.

Cet arrêt, tout adouci qu'il soit par le bénéfice de circonstances atténuantes, ne semble pas être de la même époque que ce forfait, d'une candeur et d'une abnégation si étrangement troublantes. La loi est du XIXe siècle, le crime est des temps primitifs.

Et un pareil désaccord doit avoir lieu bien souvent dans un pays de civilisation si récente, où les mœurs sont bien loin de suivre le prodigieux galop du progrès. Mon ami Komïosi doit être parfois très embarrassé.

Jadis, c'est-à-dire il y a une trentaine d'années, les lois étaient, pour le moins, aussi singulières que les délits. Très sévères, souvent, elles avaient aussi d'étranges indulgences, surtout lorsqu'il s'agissait de vieillards, de femmes, d'infirmes, ou d'astronomes! envers qui le Code, surtout, recommande la clémence.

Mais par exemple, si ce même astronome, si paternellement protégé par la loi, s'avisait de dénaturer les décrets écrits par les astres dans le ciel et de faire de faux horoscopes, il était cruellement puni.

Les compagnies d'assurances contre l'incendie n'existant pas, là-bas, et les villes de bois brûlant comme des allumettes, on était particulièrement féroce pour les incendiaires et même pour les incendiés; soixante coups de bâton à l'homme qui,

involontairement, mettait le feu à sa maison, et la strangulation si l'incendie se communiquait à un édifice appartenant à la famille impériale. Cela apprenait à être prudent.

Dans quelques principautés reculées et très farouches, car chaque région avait ses coutumes, la preuve de l'adultère était faite de la façon la plus extraordinaire.

Tout d'abord, on coupait la tête aux accusés, la femme et l'amant; puis on apportait devant le juge une grande cuve pleine d'eau et on y jetait les têtes. Alors, au moyen d'un bâton, on agitait vivement cette eau. Les têtes se mettaient, comme on le pense, à tournoyer de-ci, de-là, puis elles finissaient par s'arrêter dans une position quelconque.

Le juge regardait alors. Si les visages se faisaient face, c'était la preuve que les deux suppliciés étaient d'accord, et il n'y avait rien à reprendre au jugement ; si le visage de l'homme regardait le chignon de l'autre, c'est qu'il avait fait violence à celle-ci, et elle était réhabilitée ; si les deux têtes se tournaient la nuque, c'est que le crime n'avait pas été consommé, et le mari recevait cent coups de bâton pour avoir fait condamner des innocents.

Ces mœurs qui nous paraissent si impossibles n'ont, cependant, rien d'invraisemblable dans cet Orient passionné, où la vie humaine semble compter pour si peu de chose. Le suicide mutuel par amour est à tel point fréquent au Japon, qu'il en est banal, malgré les rigueurs de la loi qui cherche à l'enrayer.

Il y a dans le Code japonais un article ainsi conçu :

« Lorsque deux amants se jurent de mourir ensemble et s'ouvrent le ventre, leurs cadavres sont saisis par la justice. Quand l'un des deux n'est pas blessé mortellement, il est traité comme assassin de l'autre. Si tous les deux survivent à leur tentative de suicide, ils sont mis au rang des réprouvés. »

L'absurde dévouement de la paysanne Sougni n'a rien de rare. On n'en finirait pas de citer toutes les femmes japonaises qui se sont illustrées en donnant leur vie pour les motifs les plus étranges, en vue de points d'honneur insaisissables pour nous.

Il est presque classique, par exemple, de se pendre à la porte d'un magistrat qui a rendu un jugement inique et détient en prison quelque proche, pour le forcer à reviser le procès. Le matin, en sortant de chez lui, il se heurte au cadavre encore

tiède dont la ceinture est hérissée de rouleaux de papier, de suppliques, qui parleront au juge pour la bouche à jamais muette.

Pour aider sa famille à vivre, cela se faisait couramment, — on allait subir une peine à la place d'un condamné : il y avait même une criée aux enchères décroissantes. Pour dix sous, un voleur passait à un innocent les quarante coups de bambou qu'il devait recevoir. Et, chose plus cruelle encore, jusque sous le glaive du bourreau, était continué ce trafic : pour trois cents francs environ, on pouvait racheter sa tête, en faire rouler une autre dans le sang.

Il savait cela, le pauvre Kono-Guihei, quand il suppliait ses juges de remplacer les neuf années de prison, qui allaient priver sa mère et sa fille de son travail,

par les plus horribles tortures que l'on pourrait inventer, mais qui, au moins, ne dureraient pas neuf ans. A son grand chagrin, on lui avait refusé, et on n'a jamais pu lui faire comprendre que la torture est abolie au Japon.

Et l'infortunée victime, qui s'est si généreusement donnée en pâture, et n'a même pas guéri sa belle-mère! Son ombre, plaintive et désolée, erre certainement autour de son époux captif, et elle apparaîtra aussi, sans doute, aux sévères magistrats qui ont si cruellement blâmé sa mort volontaire, car c'est dans la tradition que les ombres des mortes mécontentes reviennent demander justice.

TOKIO

19.

TOKIO

Les noms de pays et de villes sont peut-être ce qu'il y a au monde de plus durable. S'altérant à peine, ils traversent les siècles, et survivent même souvent aux ruines : combien de fois le nom d'un site, où il n'y a plus rien, a-t-il révélé à l'archéologue l'emplacement d'un lieu célèbre ou d'une grande cité disparue?

Au Japon, ce n'est pas ainsi : les pays, les villes, les personnes même changent de noms avec la plus grande facilité. A propos

d'un événement politique, d'une aventure remarquable, d'un changement de fortune, on prend un nom nouveau. Le royaume fit comme les habitants, il s'appela d'abord : Akitsousima, l'Ile de la Libellule : le premier empereur du Japon, Zimmou-Tenno, le regardant du sommet d'une haute montagne, et ayant trouvé qu'il avait la forme de cet insecte; puis on le nomma : Yamato, « Pays montagneux », et enfin, Hino-Moto, en chinois Jipon ou Ji-pon-koué, dont nous avons fait Japon : *Cipango*, comme prononçaient, au début, les Européens. Cela signifie : Royaume du Soleil Naissant, ou plutôt Lieu d'origine du Soleil [1].

Yeddo, la capitale, depuis l'an 1600

1. *Ji*, soleil; *pon*, origine; *koué*, royaume.

environ, est devenue Tokio en 1868. Avant cette époque, il y avait au-dessus d'elle Kioto, la paisible et mystérieuse résidence du Mikado ; maintenant, Tokio règne seule.

C'est un illustre homme d'État, qui usurpa le pouvoir de siogoun en 1603, Tokougava-Hiéyas, des Minamoto, qui s'appela d'abord Takétsio, puis Djiro-Sabouro-Moto-Nobou, puis Moto-Yasou-Kou-rande, et, après sa mort, Gonghen-Tosokou (on ne saurait trop changer de nom), qui, découronnant Osaka, la capitale des siogouns, établit à Yeddo le siège du gouvernement.

Avant l'an 1600, les rives de la baie de Yeddo étaient très incultes et presque désertes ; quelques villages de pêcheurs, épars, éloignés les uns des autres, y apparaissaient seuls. Cependant un château fort,

déjà antique à cette époque, se dressait au centre même de l'emplacement où Yeddo fut édifié, et l'on peut l'y voir encore, dans le palais impérial dont il fait partie. Ce château avait été construit en 1355 par un guerrier célèbre nommé Hôta-Do-kan.

L'illustre siogoun Taïko, après la défaite complète du grand prince féodal Hojo, donna à son ministre Hiéyas les huit provinces qui formaient le Kanto-Hassio, et lui conseilla de bâtir une ville au fond de cette baie, presque fermée par un goulet étroit, facile à défendre. Hiéyas suivit le conseil, mais en même temps il usurpa la puissance royale et fonda la dynastie des Tokougava, qui fut au pouvoir jusqu'en 1868.

C'est à cette époque que le Fils des Dieux, le lointain et invisible Mikado, le vrai

Maître, que l'on déclarait trop sacré pour qu'il pût régner lui-même, las d'être une idole inaccessible, cachée sous des voiles de plus en plus épais, descendit tout à coup de son piédestal, mit ces voiles en mille morceaux, et brusquement, comme on souffle une chandelle, éteignit le pouvoir des siogouns, qui, depuis des siècles, brillait sans vaciller.

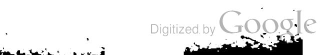
Le mikado Mitsou-Hito — l'Homme Conciliant, — qui descend des Dieux, et dont la dynastie règne sur le Japon « *depuis le commencement des temps et à jamais* », selon la formule officielle, reprit le sceptre que ses ancêtres avaient laissé glisser de leurs mains : il entendait régner seul, lui-même, et comme un simple mortel, hélas! Ce cycle qu'il inaugurait, il lui donna le nom de Mé-dgi, « Règne lumineux », et Yeddo,

en devenant sa résidence, prit le nom de Tokio.

Le Japon était si fermé encore il y a trente ans, on savait si peu de lui, qu'à peine a-t-on pris garde en Europe à ce qui arriva là-bas alors. Ce qui s'était passé, cependant, était absolument extraordinaire; unique, je crois, dans l'histoire du monde. La Révolution française n'est pas aussi formidable que cette révolution-là, qui s'est accomplie presque sans effusion de sang. Qu'on s'imagine le régime féodal dans toute sa force : pour maître, un pontife suprême, trop divin pour s'occuper des choses de la terre, et laissant gouverner à sa place un officier, devenu roi, dont la dynastie se succède au pouvoir depuis des siècles; des princes vassaux, souverains maîtres dans leurs

principautés; puis, subitement, sans plus de secousses pour le pays que n'en éprouve un vaisseau dont on change l'orientation, les princes, avec un désintéressement inouï, renonçant d'eux-mêmes à leurs fiefs, le Taïcoun déposant ses pouvoirs, le Fils des Dieux devenant un roi constitutionnel, et la civilisation moderne succédant, sans transition, aux séculaires coutumes d'un peuple fanatiquement conservateur!

Tokio, la Capitale de l'Est, est joliment assise, au fond d'une baie charmante, dans une plaine bosselée de petites collines. La ville n'a ni murailles ni limites apparentes, et l'on ne sait trop où elle commence ni où elle finit. Elle occupe, en tout cas, une superficie énorme. Qu'on se figure, en effet, plus d'un million d'êtres



habitant tous de petites maisons s'appuyant à des jardinets; ces maisons, prenant leurs aises, ne s'alignant pas toujours pour former des rues, laissant entre elles des terrains vagues, quelquefois des champs cultivés, le tout coupé de rivières, de canaux, d'innombrables ponts; cet ensemble contenant des temples avec leurs bois sacrés, des demeures seigneuriales entourées de vastes parcs, et le tout environnant l'enceinte fortifiée du palais impérial, qui est à lui seul une ville.

Autrefois, quand les princes vassaux étaient obligés d'y résider avec leur cour, Yeddo avait une population de deux millions d'âmes. Chaque seigneur, pour ne citer que cela, entretenait environ trois cents pompiers : c'est ce qui permit, lors de l'incendie du temple de Shiba,

de former une chaîne de deux lieues de long.

Un chemin de fer relie Yokoyama à Tokio, et c'est par là qu'arrivent le plus souvent, aujourd'hui, ceux qui viennent d'Europe.

Le chemin de fer au Japon! n'est-ce pas inouï? Et encore pourrait-on croire qu'il s'agit d'un chemin de fer japonais, s'imaginer que ce peuple si artiste, qui rend gracieux et intéressant tout ce qu'il touche, fait un bibelot de l'ustensile le plus vulgaire, mis en présence de nos merveilleuses mais horribles machines, allait les modifier selon son goût, trouver enfin leurs formes artistiques, faire peut-être de la locomotive un dragon de bronze vomissant flamme et fumée et traînant à sa suite des chariots de laque et d'or! Mais non, pas du tout : ce

chemin de fer-là ressemble à tous les autres, les gares sont comme toutes les gares, et même les petits Japonais qui les desservent sont déguisés en employés européens. La seule chose un peu amusante encore, c'est le ticket que l'on vous délivre : il est imprimé en plusieurs langues, et les caractères chinois, si décoratifs, lui font un petit ornement; mais le contrôleur qui vous le timbre est habillé en officier de marine français!

Le train s'arrête, dans la capitale, à Simbassi, comme qui dirait dans le quartier du Pont-Neuf; et le premier aspect de Tokio, de ce côté, est déplorable : on croirait arriver dans une ville quelconque d'Europe ou d'Amérique. En face de la gare s'élève une construction de pierre : la Banque de la Noblesse. Il est vrai qu'à droite on aper-

çoit un antique château qui se profile sur l'azur délicieux des eaux de la baie; mais à gauche une large rue, droite, bordée de trottoirs, de becs de gaz, de maisons de briques à plusieurs étages, s'enfonce à perte de vue. Des rails de tramways sur la chaussée, des poteaux télégraphiques! Et cette belle avenue s'appelle le « Boulevard de la Monnaie ». Mais, heureusement, cet aspect dure peu, le Japon de demain côtoie de tout près le Japon d'hier. On arrive tout de suite aux petites rues, bordées de petites maisons de bois, à toit large, formant auvent, avec des fenêtres vitrées de papier, des châssis mobiles s'ouvrant tout grands sur la rue pour former boutique ou véranda. Ces maisons, très peu différentes les unes des autres, sont finement menuisées, mais, en général, ternies par le

temps, grises, éteintes, égayées pourtant par les couleurs des enseignes, qui mettent des notes vives par-ci par-là.

Les rues sont droites le plus souvent et assez larges; des portiques surmontés de toits, ou des claires-voies de bambous les traversent quelquefois : ce sont là les vestiges des clôtures des anciens quartiers, qui étaient fermés le soir. La division de la ville en trente quartiers n'existe plus, mais les noms leur sont restés : le Hondjo, Shiba, Asakusa, Simbassi, Sakurada, Megouro, etc.

Beaucoup de bruit et d'animation dans toutes ces rues, mais moins de voitures que dans nos villes, et celles qui circulent sont très singulières : il y a le *ba-sha*, voiture attelée d'un cheval; ce sont des espèces de charrettes si misérables qu'on les appelle

souvent *kosika-bha-sha*, « voitures de mendiants » ; le *jin-riki-sha*, voiture attelée d'un homme ou de plusieurs. On se souvient du petit cabriolet à deux roues que les Annamites traînaient au Champ de Mars en 1889 : eh bien, c'est tout à fait cela; seulement au Champ de Mars les Annamites allaient au pas, tandis qu'à Tokio les Japonais attelés courent à toutes jambes. Les Japonais sont les inventeurs de ce drôle de véhicule, qui fut exporté de chez eux à Hong-Kong, à Chang-Haï, puis au Tonkin. Le *norimono*, cette délicieuse boîte de laque capitonnée de soie dont le timon arqué posait sur de nombreuses épaules, le léger *cago* de louage, ont presque entièrement disparu; mais il y a des tramways, et les fiacres commencent à paraître!

Quand il fait beau, on voit beaucoup de

femmes dehors, et leurs toilettes claires, leurs silhouettes gracieuses, charment encore l'étranger, car elles sont très rarement déguisées en Américaines ou en Françaises. Les robes gardent la forme japonaise que nous connaissons si bien par les images; mais plus la dame est élégante, plus l'étoffe sera simple. Toutes ces choses délicieuses et d'un art si délicat, ces broderies pleines de fantaisie, d'un goût si sûr, ne sont plus de bon ton et disparaissent peu à peu. Plus de fête de couleurs, plus de chatoiements de soie. Il s'agit d'être distingué, et l'on n'admet plus que les tons unis, neutres, sobres : des crêpes gris, bleu sombre, violets, loutres, olives, rayés ou quadrillés, mais sans broderie. La plupart des hommes, touchant leur toilette, flottent dans une irrésolution

mélancolique : ils font des mélanges les plus bizarres de leur costume national et des habits étrangers. On en rencontre souvent qui ont des bottines, une robe japonaise, un paletot sac, une ombrelle de papier et un chapeau anglais, sous lequel leurs cheveux pendent en longues mèches luisantes. Pour les fonctionnaires, les militaires, les agents de police, le déguisement complet est obligatoire, et, dans les bals officiels, l'habit noir et, pour les dames, les modes de Paris sont de rigueur. Cette obligation donna lieu, dans les premiers temps surtout, à des aventures bien saugrenues, celle-ci entre autres, qui est historique : à une soirée à Kioto, l'ancienne capitale abandonnée, un très noble seigneur parut, selon l'ordre, en frac, pantalon noir, gilet à cœur; mais il

était en chaussettes, et le gilet, très échancré, découvrait, en guise de plastron, la poitrine velue du Daïmio. Ce grand prince n'avait aucune idée de la chemise empesée ni des souliers vernis, personne ne l'ayant renseigné, et il se croyait très correct. Seuls d'ailleurs les Japonais tout à fait chics qui avaient voyagé en Europe s'aperçurent de l'irrégularité de la tenue, et étouffèrent leurs rires.

Beaucoup de Japonais m'ont raconté quelle peine ils avaient eue à s'habituer aux singularités de notre costume, au carcan du faux-col et surtout au supplice des brodequins. Ils partaient souvent pour une excursion, très fiers de leurs chaussures exotiques; mais combien piteux ils en revenaient, les pieds meurtris et leurs bottines à la main! Il y a quelque temps,

la femme d'un général alla voir les fleurs de chrysanthèmes, et, pour être très fin-de-siècle, se sangla dans un corset; mais elle ne put le supporter, s'évanouit au milieu de la fête, et faillit mourir.

Les hommes du peuple, heureusement, restent de purs Japonais. Ils sont vêtus d'une courte tunique serrée à la taille, ou d'une espèce de caleçon très réduit et d'une veste à larges manches; l'étoffe est une cotonnade bleue ou noire. Dans le dos et sur la poitrine, une grande inscription s'enlève en blanc, et indique la profession de l'homme qui est dessous. Ils se coiffent d'un mouchoir noué de diverses façons, ou d'un large chapeau en forme de champignon. Les marchands ambulants portent, pendue à un long bambou posé sur leur épaule droite, une paire de paniers ou une

paire de bottes ou d'étagères contenant toutes sortes de denrées et d'objets. Ils annoncent leur marchandise par des cris dont on apprend vite le sens :

« *Houdon! Houdon!* (Vermicelle tout chaud!) »

« *Hédamamè! Hédamamè!* (Pois en branche, cuits!) »

Quelquefois un homme qui fait de grandes enjambées circule, en faisant fuir tout le monde; il porte, de la même manière que les marchands, deux seaux percés de trous, dont l'eau s'échappe comme d'une pomme d'arrosoir, pour abattre la poussière. Mais ce naïf procédé d'arrosage devient rare. Plus rare encore les masseurs aveugles, vêtus de robes bleu clair ayant un disque blanc sur l'épaule, et qui s'en vont, le soir, de par les rues,

en tâtonnant, du bout de leur long bâton de chêne, avec des mines si impayables. Ce n'est plus guère que dans les faubourgs qu'on entend encore le bruit de leur sifflet donnant deux notes et le chant par lequel ils offrent leurs services, qu'ils tirent si drôlement du fond de leur gorge en avalant le dernier mot :

« *Amma-hari!* (Acuponcture!) »

En général, les hommes du peuple accomplissent les tâches les plus rudes, celles que l'on confie d'ordinaire aux bêtes de somme. Ils traînent d'énormes charges et remplacent presque partout le cheval. Aussi sont-ils superbement musclés, sous leur peau de bronze, agiles, souples, d'une force extraordinaire, et c'est vraiment un plaisir artistique de les regarder courir entre les brancards d'un véhicule, s'arc-

bouter pour en retenir le poids aux descentes brusques des ponts, ou s'arrêter court, en poussant des cris, pour éviter un obstacle, le tout avec des mouvements harmonieux et sûrs.

Quel contraste de ces hommes si robustes avec les pauvres petits bourgeois japonais, chétifs, minces, anémiques, qui passent à côté d'eux! Étiolés par la vie sédentaire et les tracas du commerce grandissant, ceux-ci sont, pour la plupart, d'une laideur bizarre qui nous frappe spécialement, nous, étrangers, moins sensibles aux imperfections de nos compatriotes, qui, en revanche, sautent aux yeux du Japonais. En effet, nos grands nez, qu'ils trouvent prodigieux, nos favoris en côtelettes, nos teints enluminés, nos yeux à fleur de tête et nos crânes chauves leur font la même impres-

sion qu'à nous leur face plate, leur nez déprimé, leur peau jaune, leurs lèvres bouffies et pendantes et leurs petits yeux perdus sous les plis des paupières bridées. Il y a, néanmoins, de fort délicieuses *mousoumés* et de très agréables jeunes hommes. Au Japon, comme partout, la beauté est chose rare, mais pas plus là qu'ailleurs.

Il existe deux types distincts, qui sont même comme le contraire l'un de l'autre. Le premier, qu'ils appellent eux-mêmes le type chinois ou coréen, est le plus commun. Ceux de cette catégorie ont la figure ronde, le nez aplati, les joues pleines, la bouche un peu épaisse, très jolie souvent et meublée de dents superbes. Le second serait le vrai type japonais : visage long, relativement pâle, nez busqué en bec

d'oiseau, bouche fine, yeux assez grands et peu bridés, dents moins parfaites en général, toujours blanches, mais quelquefois longues et mal rangées. Ceci est le type aristocratique, celui qui, lorsqu'il est sans défaut, mérite l'admiration complète. Pour être déclarée belle, il faut appartenir à ce type noble : si l'on se rattache à l'autre, on ne sera jamais que jolie.

Chose singulière, le caractère moral des deux types diffère totalement : j'ai remarqué que, le plus souvent, ceux de physionomies chinoises sont gais, rieurs, remuants, pleins d'insouciance et de bonne humeur, tandis que les autres sont silencieux, nonchalants, mélancoliques et quelquefois même absolument mornes.

La ville est traversée par une grande rivière, le Soumida-Gava, et coupée par de

nombreux canaux qu'enjambent quantité de ponts, et c'est là un des caractères les plus frappants de Tokio : presque à chaque bout de rue on rencontre un pont, en bois ou en pierre, plat ou bombé, et, en le traversant, on a la plupart du temps des échappées de vue sur des coins pittoresques. Plusieurs de ces ponts sont très larges et très beaux : le Nipon-Bassi, qui traverse un des plus grands canaux, au cœur de la ville, est célèbre; c'est le point de départ des mesures de distance au Japon. On a, de son milieu, une très belle vue, qui s'étend à l'infini sur le moutonnement gris des toitures basses, coupé de massifs de verdure et dépassé seulement par les tours des temples et de la forteresse impériale; on aperçoit tout au fond le Fousi-Yama. Mais les premiers plans

sont gâtés par des magasins incombustibles, bâtis sur pilotis et alignés le long des deux rives. Leurs toits, tous pareils, forment un feston ininterrompu d'un effet très monotone.

Beaucoup de barques de pêcheurs animent le canal à cet endroit : elles arrivent d'Awa ou de Kadousa, apportant au marché des poissons encore vivants. Ce marché, ouvert tous les jours, est établi près du pont. On peut y admirer, avant de choisir pour le garde-manger, les monstres marins les plus bizarres et une admirable variété de poissons : le *katsuwo*, qui est une espèce de maquereau de très grande taille; le *susuk*, assez semblable à la truite; le *taï* ou dorade; l'*ayu*, sorte de saumon à grosse tête et tout rayé d'or; le *shira-uvo*, qui semble en argent, et d'énormes carpes, des

pieuvres effrayantes, des crabes, des écrevisses, d'innombrables coquillages. Les étalages, artistement disposés, forment des gammes de couleurs d'une richesse étonnante, des pourpres de rubis, des bleus métalliques, des nuances tendres et nacrées, qui miroitent parmi l'émeraude pâle des algues comestibles, dont les Japonais sont très friands. Il y en a plusieurs espèces, et, parmi les plus estimées : l'*amanori*, que l'on récolte dans le golfe de Yedo en plantant dans la mer des branches d'arbres qui arrêtent les algues au passage et sur lesquelles elles mûrissent; l'*aramé*, qui vient des mers du Sud, et ressemble à du crêpe de Chine noir, et enfin le fameux *kobou*, ce long ruban de varech couleur de bronze fauve que nous dédaignons ici, et qui, là-bas, très estimé comme légume,

est une denrée importante, qu'on exporte en Chine par grandes quantités.

Sur la rive gauche du canal, au bout du Pont du Japon, dans un petit pavillon de bois orné de banderoles et d'enseignes couvertes de caractères chinois, est installé un conteur de légendes et d'histoires, en grande réputation, et autour duquel il y a toujours foule. Il déclame avec volubilité en faisant beaucoup de grimaces, en roulant des yeux et en tordant ses sourcils. Ceux qui l'écoutent ne perdent pas un mot de ce qu'il dit, et se pâment de rire.

Près de là, à côté du pont de Tokio, qui est le pont suivant sur le même canal, a lieu le marché aux fleurs et aux bambous, une des jolies choses de la ville.

Il ne faut pas manquer de voir le quartier des athlètes et l'arène où ont lieu les luttes

et les exercices de force. Autrefois les Japonais avaient la plus grande admiration pour la force physique. Les travaux accomplis pour s'exercer au maniement des armes étaient d'ailleurs terribles, et la première leçon laissait l'élève comme mort sur le sol; car on ne graduait pas les efforts, et il fallait les recommencer le lendemain, sans prendre le temps de se remettre de la première courbature. Aussi certains guerriers accomplissaient-ils des prouesses incroyables. Cela ne les empêchait pas d'être de fins lettrés et des hommes du monde, car, pour que l'éducation fût complète, ils devaient savoir écrire élégamment ces courts poèmes, de trente et un pieds, appelés *outas*, et les vers chinois appelés *shi*, accomplir, dans toutes ses complications minutieuses, la Cérémonie

du Thé, et être habiles dans l'art si apprécié de composer des bouquets.

Aujourd'hui les *samouraïs* n'ont plus le droit de porter des sabres : le métier des armes est remplacé par une frénésie de commerce; mais la passion subsiste pour les luttes athlétiques, et l'arène de E-Ko-Ine a un nombreux public.

Elle est située dans l'enceinte du temple de l'Heureux-Retour, près du pont des Deux-Contrées, un des plus longs de la ville. L'arène circulaire n'a d'autres murailles que des nattes de paille accrochées à des pieux, et contre les nattes sont appuyés deux étages de loges auxquelles on accède par des échelles. Le menu peuple se tient debout au pied de ces loges, ou s'assied par terre, à mesure qu'il se rapproche du centre, où se trouve l'espace libre réservé

aux lutteurs. Deux rangées de sacs ovales, remplis de terre, couchés sur le sol, entourent cette place, finement sablée, et une toiture posée sur quatre poteaux l'abrite de la pluie ou du soleil. L'arrivée des lutteurs par l'allée ménagée entre les spectateurs est ce qu'il y a de plus amusant. Ils s'avancent à la file, une douzaine au moins, énormes, géants, par rapport aux autres Japonais, gras, pansus, ventrus, étonnants. Leurs cheveux, tordus en corde, forment sur leur tête un petit toupet, et ils n'ont d'autre costume qu'un tablier dont la frange leur caresse les pieds. Mais ces tabliers sont des merveilles; en soie, en satin, en velours, on y voit brodés des dragons d'or, des aigles, des tigres, toutes sortes de choses, et souvent ces broderies sont des chefs-d'œuvre.

Il faut voir les figures béates des assistants, les bouches ouvertes, les attitudes de stupeur admirative devant cette force et cette graisse. La foule bourdonne, frémit, ondule jusqu'aux deux rangées de loges, où apparaissent, plus calmes, les personnes distinguées, qui font tout à fait l'effet de jolis magots sur des étagères. La représentation dure depuis dix heures du matin jusqu'à cinq heures du soir. Le commencement et la fin sont annoncés aux sons d'un tambour, frappé par un homme juché tout en haut d'un échafaudage en forme de tour.

Il ne faut pas chercher de monuments dans la ville : hormis les temples et les tombes royales, il n'y a rien. Le palais du Mikado ne montre au vulgaire que d'interminables et lourdes murailles, dépassées par de vieux arbres, derrière de larges

fossés où poussent des lotus. Quelques tours d'angle, quelques portes jalouses, gardées par des soldats modernes, baïonnette au fusil, quelques ponts légers et gracieux, qui passent les fossés, c'est tout ce que l'on aperçoit.

Quant aux constructions nouvelles en style étranger, l'Exposition générale, le Ministère des Affaires étrangères, etc., elles n'ont pour nous aucun intérêt.

Mais la splendeur des temples suffit à enchanter le visiteur; leur majesté étrange, leur antique beauté reposent de toutes les bizarreries nées de cette fièvre de progrès qui tient la ville : le vrai Japon, le Japon d'autrefois est là, paisible, comme immuable, sous l'ombre des cèdres sacrés; il y est tout entier encore, mais bientôt peut-être il n'y sera plus.

La première fois qu'on se trouve en face d'un *torié*, on éprouve une impression très vive, presque religieuse, et puis on en voit tellement qu'on n'y pense plus. Le torié est une sorte de portique, toujours placé aux approches d'un temple ou d'une chapelle shintoïte. Il est formé de deux troncs d'arbres légèrement inclinés l'un vers l'autre, réunis par une traverse carrée, puis, tout au sommet, par une seconde plus large, qui déborde un peu et se retourne en toiture. C'est d'une simplicité extrême et d'une extraordinaire allure; on devine un monument primitif, qui a traversé les âges sans s'altérer. Le mot torié, ou plutôt *tori-i*, signifie « reposoir des oiseaux », et dans le principe c'était un perchoir sacré : les oiseaux y venaient à l'aube, et par leurs chants, annonçaient aux dieux le lever du

jour. Le sens du symbole se perdit plus tard, mais on continua à ériger des toriés pour indiquer l'approche d'un temple ou d'un emplacement sacré, et on les multiplia. Les Bouddhistes Riobé, qui ont admis plusieurs des préceptes et des symboles shintoïtes, construisirent ces toriés en bronze, en pierre ou en bois peint en rouge, et les placèrent dans les jardins des temples, tandis que les Shintoïtes purs continuèrent à n'employer que le bois naturel, et chez eux, quand on a franchi le torié, on est sur le territoire sacré.

Les temples sont très nombreux à Tokio, et dans chacun d'eux le peuple afflue. Shiba, le Parterre des Herbes, où se trouvent des tombes royales, est le plus splendide, et n'a pour rival qu'Uyéno, la Haute-Plaine. Viennent ensuite Atago-Yama, d'où l'on a

une vue superbe sur la ville et sur la baie; Sengakuji, le temple de la Haute-Fontaine, sur la colline de Takanava, où sont enterrés les quarante-cinq Ronis, ces héroïques vassaux qui vengèrent leur seigneur en sacrifiant leur vie; Mégouro, le temple des Yeux-Noirs; Zempokuji, la pagode de la Vertu Grandissante; Sho-khon-Sha, le Repos des Ames; Kamé-Ido, le Puits de la Tortue, en l'honneur du patron des lettrés; le grand temple d'Hon-Gand, sur la colline de Kanda. Mais la pagode de la Plaine-Herbeuse, Asakusa, est la plus populaire, et comme il est impossible de les décrire toutes, nous nous arrêterons plus spécialement à celle-ci.

Asakusa est dédiée à Kuanon, la madone chinoise et japonaise, la charmante déesse de la Miséricorde, qui descendit aux enfers,

et, par la ferveur de sa compassion, délivra les damnés et fit pleuvoir sur eux une pluie de fleurs.

Des lanternes de pierre, d'une forme très particulière, précèdent le portique monumental qui donne accès dans l'enceinte du temple. On passe, pour le franchir, sous une gigantesque lanterne ronde, ornée de caractères chinois, qui pend entre deux lanternes cylindriques.

A droite et à gauche, sous le portique, se dressent les Deux Rois gardiens de la porte, deux colosses qui font des gestes menaçants et dont les faces rouges roulent des yeux blancs et grimacent, très haut, derrière des stores en filigrane. Ils ne sont pas aussi méchants qu'ils en ont l'air; ce sont de très braves génies, qui n'en veulent qu'aux pécheurs se complaisant dans

leurs fautes : dès qu'ils se repentent, les bons Rois sont tout disposés à les accueillir et à obtenir leur pardon. Ils ont aussi, paraît-il, un grand pouvoir sur les pieds des pauvres humains, exposés à tant d'accidents : ils les préservent des faux pas et les guérissent des blessures, si on les en prie avec ferveur et surtout si on leur offre une belle paire de sandales en paille. Il paraît que les Japonais ont souvent mal aux pieds, car les balustrades qui entourent les Deux Rois sont tout hérissées de sandales de paille offertes par les suppliants.

Hors du portique, on avance par de larges avenues, dallées de pierres, bordées de plusieurs rangs de cèdres centenaires, sous lesquels sont installées des baraques, bariolées d'enseignes, ornées de lanternes, de bannières, et remplies de toutes sortes

de bibelots charmants, de poupées en grande toilette : c'est une kermesse des plus animées, avec ses saltimbanques, ses théâtres, ses devins, toutes sortes de choses réjouissantes. Au milieu de tout cela, une foule gaie et rieuse, en habits de fête, circule et bourdonne. L'élément féminin domine, et l'on voit là des Japonaises charmantes, toutes pareilles à celles des images et des paravents. Elles marchent gentiment, les pieds un peu tournés en dedans, parce qu'on leur a, dès leur enfance, serré les hanches dans des bandes d'étoffes pour les rendre étroites, ce qui est une beauté. Leurs grands chignons, très compliqués, reluisent comme s'ils étaient vernis, et des fleurs de toutes couleurs, mêlées de brindilles d'argent et d'or, de houppes et de pompons, montées sur des épingles, y sont

piquées de diverses façons. Les robes, en général, sont unies, mais on se permet encore beaucoup de fantaisie dans le choix des longues bandes d'étoffes qui forment les ceintures : les soies éclatantes, les satins, les velours, les brocarts, sont employés et font les plus beaux effets. Le nœud de la ceinture, c'est le point capital de la toilette féminine, et il n'est pas facile de réussir ces belles coques qui s'épanouissent derrière la taille. Il y a des modes, des lois, et rien n'est plus important que la façon dont un pli est tourné. Les jeunes filles arrangent leurs ceintures autrement que les femmes, les servantes n'ont pas le droit de les nouer comme les maîtresses, les veuves font un nœud serré sur l'estomac, et les personnes pas comme il faut les attachent négligemment sur le ventre.

En avant des mamans, il y a toujours une ligne de bébés qui se tiennent par la main et marchent très posément, d'un air très grave : ils sont étonnamment jolis et amusants à voir dans leurs belles robes longues, pareilles à celles des grandes personnes, mais plus brillantes, plus ramagées. Les petites mousoumés sont coiffées en grands chignons, ornés de fleurs; mais le crâne des petits garçons est encore accommodé quelquefois de la façon la plus bizarre : tout rasé à l'exception de quelques mèches, de différentes longueurs, conservées à des places voulues, et qui font l'effet le plus gentiment comique qu'on puisse imaginer. Quelquefois, derrière les mamans, apparaissent des nourrices, portant sur leur dos les tout petits enfants.

Cette fête perpétuelle qui environne le

temple ne semble pas très favorable au recueillement et aux idées pieuses[1]; cependant, lorsqu'on s'est avancé encore et qu'apparaît, au milieu des cèdres, la masse imposante du temple, d'un rouge profond, avec ses toitures énormes, dont les bords se relèvent; quand on voit monter vers le ciel la tour à cinq étages, d'un aspect si extraordinaire et si nouveau, on est vraiment saisi d'une émotion respectueuse.

L'effet de cette architecture si particulière, que le Japon a prise à la Chine, réside tout entier dans la forme et le volume des toitures, qui sont presque tout l'édifice. Les murailles ne s'élèvent pas à plus du tiers de la hauteur totale. Ce toit prodigieux, qui s'augmente encore de toute

1. On vient de supprimer les baraques dans l'enceinte du temple, par crainte des incendies.

une forêt de madriers, de poutres et de poutrelles, s'entre-croisant pour le soutenir, qui s'éploie, déborde, et relève ses angles comme des pointes d'ailes, est à la fois lourd et léger, écrasant et protégeant : c'est comme un abri sûr, pour tous les croyants, contre les coups du ciel et les menaces du destin.

Avant de pénétrer dans le temple, il faut se laver les mains et la bouche, dans une grande auge de pierre, à l'aide d'un gobelet de bois à long manche qui flotte sur l'eau.

Dès qu'on a franchi le portail du vestibule, on se trouve dans une pénombre reposante et mystérieuse, au milieu d'un brouhaha de voix et du cinglement d'ailes des nuées de pigeons qui habitent le temple.

On s'arrête au vestibule, pour faire de pieux achats, à toutes sortes de marchands qui y sont installés : d'abord un paquet de minces baguettes en pâte odorante, pour les brûler en l'honneur des Dieux; puis, aux marchandes accroupies sur leurs talons, des petites soucoupes en terre cuite, pleines de riz destiné aux pigeons sacrés. A gauche, dans une boxe aux parois de laque, on aperçoit un cheval nain, tout blanc, avec des yeux pâles : c'est un cheval albinos consacré à Kuanon. Une courroie de soie retient sur son dos un papier blanc, symbolique, découpé presque en forme de croix. On vous vend aussi de quoi offrir une collation au gentil albinos : des pois cuits, dans des assiettes de terre cuite.

L'intérieur du temple est une seule salle, haute et immense, avec une forêt de

colonnes rondes, peintes en rouge, dont les chapiteaux vont se perdre dans la pénombre du plafond. Au fond, l'autel apparaît en un chaud miroitement d'or et de lueurs. Des Bouddhas géants, en bois doré, les yeux mi-clos, sourient à demi, aperçus confusément derrière le grand store qui pend devant eux — un treillis de fer ouvragé en dentelles, — et environnés de bannières, de lanternes, de lampes, de bouquets de fleurs magnifiques en métal doré.

Dans un gigantesque brûle-parfums de bronze, dont le couvercle ajouré est orné des signes du zodiaque, et terminé par un lion chimérique, chaque fidèle jette des baguettes odorantes. De minces tiges de fumée bleue jaillissent entre les jours, montent, montent, en oscillant, et s'épa-

nouissent en lis diaphanes, qui s'effeuillent bientôt, et font un brouillard pâle, tout là-haut, dans l'ombre mystérieuse. Cette brume de parfums rend plus confuses encore les choses singulières qui pendent et scintillent à des hauteurs diverses : il y a de grands dais ronds à splendides franges de soie, des bêtes fantastiques, brodées sur des bannières, dont on voit luire les écailles d'or, des lanternes, de toutes formes, sur lesquelles sont peints des dragons noirs ou de grandes lettres chinoises, des banderoles, des flots de lanières de soie ornées de passementeries et de glands, des inscriptions, des maximes peintes ou brodées, et d'autres objets inconnus.

Les murailles sont couvertes, depuis le bas jusqu'aux hauteurs inaccessibles à la

vue, de tableaux de toute nature, peints sur satin, sur gaze, sur papier, sculptés en bois, en marbre, en ivoire, en nacre, ou magnifiquement brodés sur de la soie ou du velours. Ils représentent des scènes de la vie des saints, des légendes célèbres, des exemples terribles des supplices de l'enfer, ou simplement l'image des Dieux et des Déesses, de Kuanon surtout, la douce patronne du temple. Il y a aussi de beaux sabres à gardes ajourées, ou bien des sabres de bois sculpté, ou formés avec des monnaies enfilées. On figure ainsi, avec les pièces de cuivre, des caractères chinois : le nom d'Amida le plus souvent.

Des bonzes circulent à travers la foule, ou demeurent à terre devant les chapelles, à côté des reliques. Tous ont la tête entièrement rasée et portent des robes et des

manches d'une ampleur extrême. Ils donnent aux fidèles les renseignements pieux qu'ils peuvent désirer, ou les guident vers le saint qu'ils veulent honorer. Quelquefois, à un signal, ils gagnent l'autel principal, et, se rangeant autour d'un vieux bonze en habit d'officiant, ils psalmodient des prières, en s'accompagnant de quelques instruments, qui font une musique grêle.

De tous côtés les dévots sont agenouillés sur les dalles, devant leur autel préféré; ils prient à demi-voix, et de temps en temps frappent leurs mains l'une contre l'autre, comme s'ils applaudissaient. A droite de l'autel central, la statue d'un saint très vénéré, qui a la vertu de guérir toutes les maladies, attire beaucoup de monde. Ce personnage en bois laqué rouge, de la grandeur d'un garçonnet, est assis dans un

fauteuil. Il représente Benzuru, un des seize premiers disciples de Bouddha.

Eh bien, il n'est pas joli, Benzuru : il n'a plus ni traits ni forme, à force d'avoir été frictionné par les croyants ; car il faut frotter sur la statue la place où l'on souffre, et toucher aussitôt sur soi-même le point douloureux, pour que le miracle s'accomplisse. Il a dû guérir bien des malades, le pauvre saint ! On ne l'a guère ménagé, et il est lui-même bien malade : il a l'air d'un bonhomme en chocolat sucé plus qu'à moitié.

Un bruit continu domine le murmure de la foule : c'est le choc des pièces de monnaie tombant sans interruption dans le tronc des aumônes, une grande boîte carrée d'environ trois mètres de long sur un de large, ayant pour couvercle un treillis de bambous.

Au milieu de tout ce bruit, les jolis enfants courent sur les dalles sonores, avec des rires légers, ou bien, arrêtés comme en extase au pied d'une colonne, ils jettent du riz aux pigeons sacrés.

Hors du temple il y a encore mille choses à voir. Tous les plaisirs sont réunis dans cette enceinte : outre de nombreuses chapelles, elle contient un cirque, des théâtres, des galeries de tir à l'arc, et de nombreuses maisons de thé, dans lesquelles les jeunes élégants de la ville organisent des parties fines. Ils louent des bouffons, des musiciennes, des chanteuses de légendes, ou, s'ils sont tout à fait délicats et raffinés, ils font venir une *guécha*. Il est assez difficile d'expliquer ce que c'est qu'une guécha, car il n'existe rien qui se rapproche d'elle dans notre civilisation. C'est une danseuse; mais

sa danse, noble, lente et gracieuse, analogue à celle des Javanaises que nous avons vues, est le moindre de ses talents, ou plutôt de ses mérites. Choisie parmi les plus belles, élevée avec le plus grand soin, par une ancienne guécha devenue professeur, elle est comme la vestale de l'idéal, de la beauté, de l'élégance. Absolument chaste, d'une correction parfaite, souverainement élégante, elle est le modèle, l'exemple, la fleur rare, cultivée avec amour : une princesse peut lui demander conseil sur les règles de bienséance et d'étiquette; si un poète lui fait un madrigal, elle lui répondra dans la langue des Dieux, avec autant de retenue que d'esprit, et si elle inspire une passion, le mariage est le seul dénouement possible.

On voit que les distractions des mondains

de Tokio sont quelquefois d'un ordre très élevé. Si la danseuse veut bien se rendre à leur invitation, le plaisir qu'elle leur apportera, c'est le charme de sa conversation exquise, la grâce de sa toilette, du dernier goût et du raffinement le plus distingué, sa beauté, son chant qu'elle accompagne sur le *chamisen*, et sa danse plastique, dont la contemplation les emportera, en un rêve rétrospectif, dans le monde des Dieux et des Héros.

Autrefois, quand une guécha péchait contre la chasteté, le siogoun lui-même la condamnait à passer plusieurs années au milieu des femmes impures du Yosivara. Mais déjà la guécha dégénère, et comme tout le reste, disparaîtra.

Il y a de tout dans l'enceinte d'Asakusa. Tokio a son musée Grévin, et c'est là qu'il

est établi. Une quarantaine de tableaux sont disposés, à gauche du grand temple, dans une galerie : cela s'appelle I-ki-nine-gnio, « les poupées vivantes », et ces figures de cire sont si expressives que l'on croirait, en effet, voir des tableaux vivants.

Toutes les scènes ont rapport à des miracles dus à l'inépuisable bonté de Kuanon. On voit la déesse, apparaissant, sous diverses formes, à ses adorateurs fervents.

La voici qui s'avance sous la figure d'une ravissante femme, dans une toilette de rêve, vers un bonze agenouillé, qui demeure en extase, et il y a de quoi.

Plus loin, cette petite paysanne qui parle à un prince de la cour du Mikado, c'est elle encore, mais le Daïmio est si extraordinaire qu'on oublie de la regarder. Voici donc un de ces costumes de cour, que l'on n'a jamais

vus et qu'on ne verra plus jamais, aussi superbes que bizarres et incompréhensibles ! Le seigneur est ici étonnamment large, avec la forme générale d'une pyramide : des soies raides à plis cassants. de couleurs éclatantes, parsemées de roues d'or, qui sont les armes du personnage, bouffent autour de lui ; les pantalons, plus larges que des jupes, sont beaucoup plus longs que les jambes, et traînent loin par derrière, en passant sous les pieds, qu'ils enferment ; les manches sont encore plus larges et plus longues, ayant, au bord, une ganse de soie passée en coulisse, avec un gland à chaque bout, comme pour tirer, si on voulait faire de cette manche un grand sac. Il sort de là d'autres manches de couleurs différentes, et, des épaules au cou, une série de collets se dépassent, montrant qu'il

y a cinq ou six robes superposées ; un grand sabre traverse toutes ces étoffes, ayant un peu l'air de passer par le ventre du prince, et l'on est surpris de découvrir, hors de ce fouillis de plis, une petite main qui tient un éventail. La coiffure est très singulière : c'est une espèce de cylindre, un peu courbé en avant, velours noir et drap d'or, qui ne couvre que le sommet de la tête, et est attaché sous le menton par une ganse d'or. Mon Dieu ! qu'il y a loin de ce costume, aux affreux complets dont s'affublent aujourd'hui quelques-uns des fils de l'Empire du Soleil Levant ! Mais il faut avouer que, s'il est splendide et majestueux autant qu'étrange, ce costume ne doit pas être très commode à porter.

Voici un autre prince, aussi fabuleusement vêtu, qui, avec la protection de Kua-

non, terrasse Raïden, le Dieu Tonnerre, et le garrotte : il lui a confisqué le registre de gongs sur lesquels il tape à tours de bras dans les orages, et il a tordu le cou au dragon des Typhons, qui est comme le chien de Raïden. Le Dieu griffu et cornu se tortille et se débat en faisant d'affreuses grimaces.

Le tableau qui porte le n° 10 est des plus bizarres : d'innombrables crabes font l'assaut d'un monstre à tête humaine, et le pincent à qui mieux mieux, tandis qu'une jeune fille en prières semble remercier le ciel. Il paraît que cette jeune personne a sauvé la vie à un crabe, et Kuanon, pour cette bonne action, envoie à son secours, dans le danger, toute une armée de crabes.

Les poissons savent aussi être héroïques

à l'occasion : voici des raies qui se battent avec un loup, qui allait dévorer l'enfant d'une femme dévote à Kuanon.

Le n° 34 est un des plus beaux. Il montre une ravissante princesse dans son boudoir, saluant son seigneur et maître, qui vient la visiter. Elle est vêtue d'une façon aussi invraisemblable que les princes de tout à l'heure, avec des étoffes plus chatoyantes encore, plus amples, plus magnifiques. Elle est pâle comme du lait, avec une petite bouche empourprée, les sourcils rasés et repeints, tout en haut du front; les cheveux, épars, longs à miracle, se perdent dans les flots de plis des robes. Auprès d'elle, à côté du riche paravent et de l'accoudoir, est posée la boîte à fumer, en laque pointillé d'or, avec la toute petite pipe damasquinée et le tabac blond, fin

comme des cheveux et que l'on appelle « duvet de grue ».

Tous les tableaux exposés là sont curieux et charmants, exécutés par de véritables artistes, et ils font connaître beaucoup de jolis détails de la grande vie japonaise d'autrefois. Ils mériteraient tous d'être décrits.

Mais il y a encore des choses dignes d'être vues sur le territoire d'Asakusa, entre autres les jardins et les pépinières, entretenus par d'habiles horticulteurs. Toutes sortes d'arbres nains apparaissent là, obtenus par on ne sait quel procédé : des cèdres qui tiennent dans des potiches, des sapins de poupée, de mignons pêchers, des bambous fins comme des aiguilles à tricoter; puis des tapis d'herbes légères pareilles à des plumes vertes, des

plantes grasses hérissées de piquants et qui ressemblent à de méchantes bêtes, une magnifique variété de fleurs rares : des pivoines roses, pourpres ou blanches, grosses comme des choux; des chrysanthèmes qui s'épanouiront plus larges que des assiettes. Et les arbres fruitiers, ces merveilles dont la floraison au printemps fait les délices des poètes! toutes les variétés de citronniers, les pêchers, les cerisiers, et surtout l'incomparable prunier, dont la beauté ne peut s'imaginer, qui fleurit en plein hiver, sous la neige, et dont les fleurs embaument plus délicieusement que les roses.

Sans doute, l'arbre s'épuise en poésie et en splendeur, car le fruit, en général, ne répond pas aux promesses des fleurs. Un des plus estimés, le *kaki*, a un goût assez

bizarre : on dirait un jaune d'œuf pétri dans une tomate, avec du sucre, et quand il n'est pas de bonne qualité, il contient une essence résineuse qui vous fige la bouche de la façon la plus inquiétante.

Il n'y a pas encore d'ascenseur dans la grande tour à cinq étages, et la montée est assez raide dans l'escalier zigzaguant, où il fait très noir; mais on est bien payé de sa peine lorsqu'on débouche, en plein ciel, sur la dernière plate-forme.

Un océan de toitures grises qui ondoie, ondoie jusqu'aux dernières limites de l'horizon, vous apparaît, coupé d'îles de verdure et de grands espaces clairs; miroirs qui embrouillent tout, comme si des morceaux de ciel étaient par terre et que la perspective se continuât dans des gouffres : ce sont les rivières, les étangs, les canaux. Mais

le regard, tout de suite, est pris, fixé, au-dessus de tout cela, par l'extraordinaire montagne, dont je ne vous ai pas assez parlé : la surprise, la merveille, l'unique Fousi-Yama! Il apparaît, là-bas vers le sud-ouest, gigantesque cône solitaire, très haut, pâle et rosé, avec des ombres bleues qui lui font comme des rides. La base baigne dans des brumes, et il a l'air ainsi d'être suspendu, porté par des nuées.

Depuis des siècles, depuis que leurs yeux se sont ouverts en face de lui, les Japonais sont extasiés devant leur volcan. Nous connaissons tous sa silhouette, qu'ils reproduisent continuellement en laque, en broderie, en peinture. Le grand Hokousaï, à lui seul, l'a dessiné cent fois dans un album en plusieurs volumes, et il a inspiré aux poètes d'innombrables *outas.*

Ce pic, qui s'élève à près de quatre mille mètres, le plus haut de toutes les îles japonaises, est, paraît-il, sorti de terre, tout à coup, en l'année 285 avant notre ère et en même temps, très loin de là, près de Kioto, une dépression du sol donnait naissance à un grand lac. Le Fousi fut alors une montagne terrible, qui vomissait des flammes, des rochers incandescents, des nuages de soufre et des flots de lave; le sol tremblait tout autour de lui et la contrée était dévastée; puis, peu à peu, il s'est calmé, le volcan s'est éteint, puis fermé, et un lac emplit aujourd'hui le cratère. Autour de la montagne la contrée s'est repeuplée et est redevenue fertile. Le Fousi-Yama est maintenant un lieu saint, un but de pèlerinage. Le Génie des Tempêtes habite son sommet, au-dessus des neiges, et celui qui

a pu atteindre jusque-là, malgré l'agitation continuelle de l'air et les tourbillonnements de fine poussière de neige, croit son bonheur assuré. Il faut trois journées, dit-on, pour monter jusqu'au faîte ; mais on raconte qu'il est possible, l'été, de descendre en trois heures, au moyen de légers traîneaux de roseaux qui glissent sur le sable, tant les pentes sont unies.

Une sonnerie précipitée de timbre, suivie d'un coup de sifflet, me fait quitter des yeux la sublime montagne et regarder à mes pieds : c'est le tramway qui part, complet, ayant peine à se frayer un passage à travers la foule qui l'assiège. Tout près du bureau, un grand pont de fer nouvellement construit, l'Asoumabassi, traverse la rivière de Soumida-Gava. Sur l'autre rive on voit plusieurs bonzeries, et

un peu plus loin un espace vide entouré de quelques sapins et de chapelles funéraires : c'est un lieu très affreux et très redouté, au-dessus duquel des corbeaux tournoient : la place des exécutions capitales.

De ce même côté de l'eau, tout à fait dans le lointain, apparaît, au milieu de rizières et de plaines, une vaste enceinte bordée de fossés : c'est le Yosivara, le Champ des Roseaux, où d'innombrables beautés habitent, le rendez-vous ordinaire de la jeunesse galante de la ville. Mais, à l'occasion de la fête des Cerisiers ou de la fête des Lanternes, on va, le soir, en famille, admirer ces belles impures, exposées sous le feu des lumières, derrière de fins barreaux de bambou doré, aussi pâles, aussi immobiles que les I-ki-nine-gnio de tout à l'heure, mais plus redoutables, car, un

proverbe le dit : « La femme est la destructrice du château. »

De chacune des quatre faces de la tour on a une vue différente de la ville. J'aperçois maintenant le palais du Mikado, cette cité mystérieuse et muette, dans la ville grande ouverte et pleine de bruit. Même de là-haut on ne découvre rien : une mer de verdure d'où émergent des tours à plusieurs étages, des collines, de larges toitures éparses, le tout ceinturé de murailles, que borde le ruban clair des fossés.

Vous souvenez-vous de la crosse du pèlerin qui refleurit miraculeusement, au dernier acte du *Tännhäuser*? Eh bien, la légende vient de plus loin qu'on ne croit : la très antique pagode de Zempokuji, dont on distingue nettement du haut de la tour les enclos et les édifices, en garde la preuve.

Il y a quelques centaines d'années, un religieux nommé Shinran, fondateur d'une secte bouddhique, voyageait dans la plaine du Kanto, et s'arrêta, pour passer la nuit, dans une petite maison habitée par un bonze. Il essaya de le convertir à sa doctrine, et, n'y parvenant pas, il planta avec colère, avant de repartir, son bâton de voyageur dans le sol, en s'écriant : « Qu'il prenne racine et devienne un arbre puissant si j'ai dit vrai ! » Le bâton prit racine, se couvrit de feuilles et de fleurs, et devint un bel arbre ; on bâtit cette pagode autour de lui. L'arbre est aujourd'hui plus que centenaire, encore robuste, bien qu'il ait été frappé par la foudre, qui ne sait pas reconnaître les arbres miraculeux.

De l'autre côté on découvre un fameux temple du culte shintoïte, car il y a plu-

sieurs religions à Tokio, et celle-ci, qui consiste à vénérer la Vérité et la Lumière, symbolisées par un miroir, est la religion de l'État, ou tout au moins celle de l'Empereur. Ce temple de Kamé-Ido, « le Puits de la Tortue », est particulièrement sympathique, car il est dédié au patron de sa littérature. Un poète illustre, qui vivait, au IXe siècle, à Kioto, fut exilé pour quelque vérité trop dure mise en vers, et mourut loin de son foyer. Les poètes le vengèrent : il fut déifié sous le nom de Ten-Man, et on lui éleva des temples. Dans celui-ci, les étudiants viennent le fêter le vingt-cinquième jour de chaque lune. C'est le lieu de réunion des lettrés et des poètes; tout y est disposé pour la rêverie et la contemplation des beautés de la nature. Il y a même une installation spéciale pour « les spectacles de clair



de lune », les « réveillons lunaires » pendant les belles nuits d'été. Les ex-voto, dans cette pagode, sont de vieux pinceaux hors d'usage, qui ont tracé des vers charmants ou des pensées sublimes. Quelques-uns sont des reliques de personnages très illustres. Il y en a un de Hito-Marou, le Victor Hugo de là-bas, un de la belle Mourasaki, cette femme géniale qui écrivit de si beaux romans; il y en a de Komati, la poétesse, de Nari-Hira, le don Juan poète, et de beaucoup d'autres dont les noms ne vous diraient rien.

Derrière la pagode d'Asakusa s'élève le théâtre d'Itimouraza, où l'on joue le drame et la comédie. Il y a d'autres théâtres à Tokio : Sento-Miza, près de Shinbassi, Storéza, Nakasimasa, où l'on admire passionnément Dandjouro, Narikoma, Sa-

dandi, Kikoumoro, des artistes de premier ordre.

Tandis que je cherche à retrouver, dans l'éloignement et les poussières flottantes, les nobles édifices du Japon antique, les hautes tours des pagodes, qui seules donnent un caractère tout particulier à ce panorama d'une ville immense, les Japonais mes voisins, penchés aux balustrades, ne sont curieux que des constructions nouvelles, en style étranger, qui font des taches blanches par-ci par-là. Ils se montrent du doigt la gare de Shinbassi, reliée à la gare d'Uyéno par un chemin de fer de demi-ceinture, la Banque, l'école du Génie Militaire, le ministère des Affaires Étrangères, le Palais de Justice, la Chambre des Députés (qui, à peine ouverte, vient de brûler), le monument qui réunit les écoles de Droit, de

Médecine, des Belles-Lettres, des Sciences. Et l'on est tout surpris de tenir plus qu'eux à tout le Japon qui s'en va, à ce passé plein de mystères et de splendeur, à toutes ces choses qu'on n'a pas sues et qu'on ne saura pas, puisqu'elles s'évaporent au moment même où elles se dévoilent, et de se sentir le cœur serré, tandis qu'ils rient, eux, et sont très fiers de cette abdication incompréhensible de leur originalité.

Tout à coup une cloche se met à sonner l'heure, dans la pagode, avec une vibration profonde et prolongée. C'est encore l'heure japonaise qu'elle sonne, l'heure que les aïeux ont comptée, et qui bientôt ne saura plus marquer les heures modernes, les heures écrites, aux horloges pneumatiques, qui remplaceront partout les baguettes

odorantes, dont la combustion mesurait le temps, en le parfumant.

C'était magique et très compliqué, la façon japonaise de compter les heures : mais combien pittoresque et joli! Neuf est le chiffre parfait, qui marque le milieu du jour et le milieu de la nuit : l'heure du Rat et l'heure du Cheval. On compte donc à partir de neuf, mais on va à reculons. Deux fois neuf font dix-huit : on supprime le premier chiffre, et l'on obtient huit, l'heure de la Vache. Trois fois neuf font vingt-sept : le premier chiffre ôté, il reste sept, l'heure du Tigre, et ainsi de suite pour les six veilles de jour et les six veilles de nuit, de deux heures chacune : l'heure du Lapin, l'heure du Dragon, l'heure du Coq, l'heure du Sanglier.

Je suis revenue maintenant du côté de

la grande montagne, et je la regarde de nouveau. Elle monte toujours vers le ciel, majestueuse, immuable et splendide. Cependant le soleil l'empourpre, l'ensanglante, et elle a l'air comme irrité, menaçant. De minces jets de fumée sortent de ses flancs. Le volcan sommeille, il n'est pas mort. Bien souvent des frissons terribles secouent le sol : tout s'écroule dans la ville sur des milliers de victimes.

Le tremblement de terre, c'est le fléau de ce beau pays : c'est à cause de lui que l'on construit ces petites maisons basses, en bois souples, ces murailles trapues, inclinées en dedans.

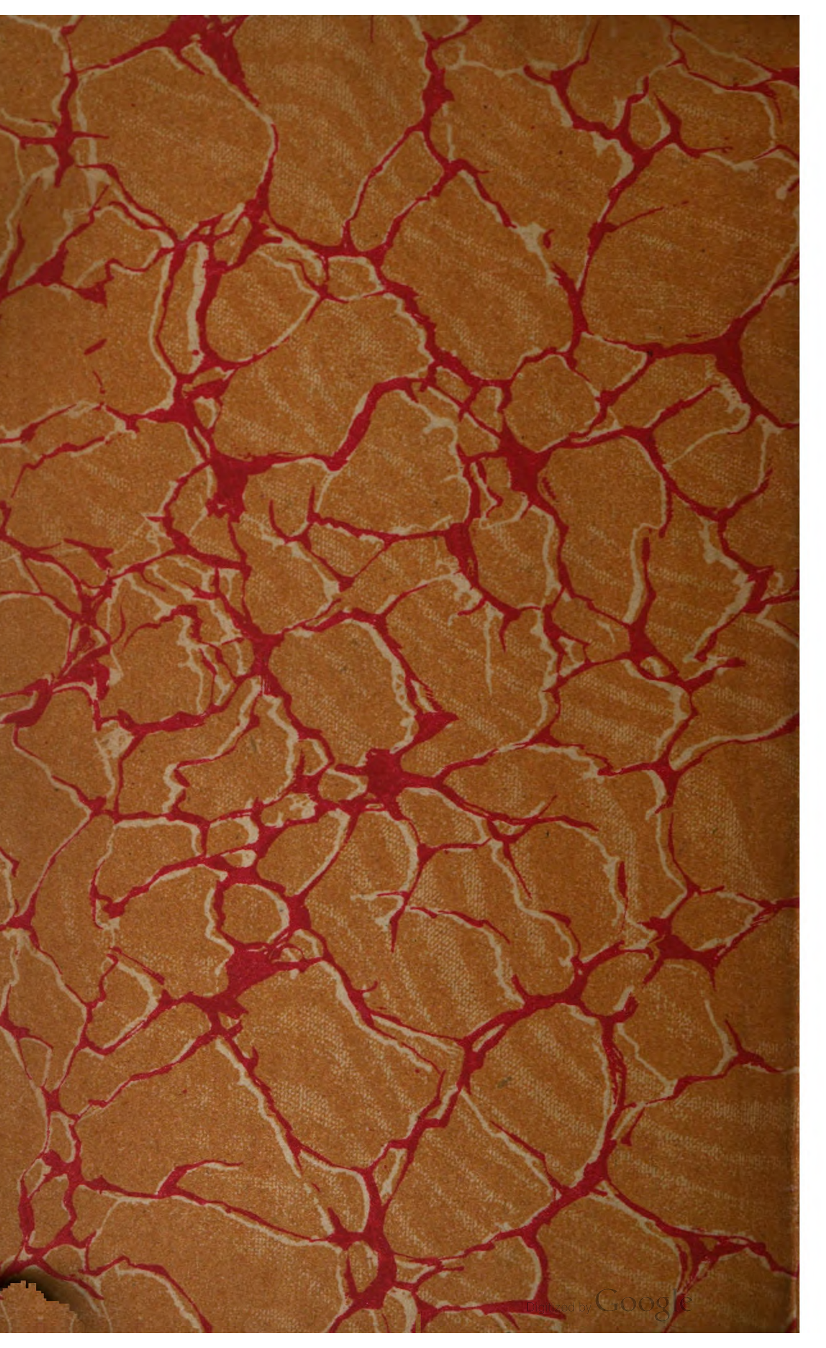
Et je ne peux m'empêcher de penser que c'est peut-être le Fousi-Yama qui punira un jour les Japonais de leur dédain du passé, de leurs innovations

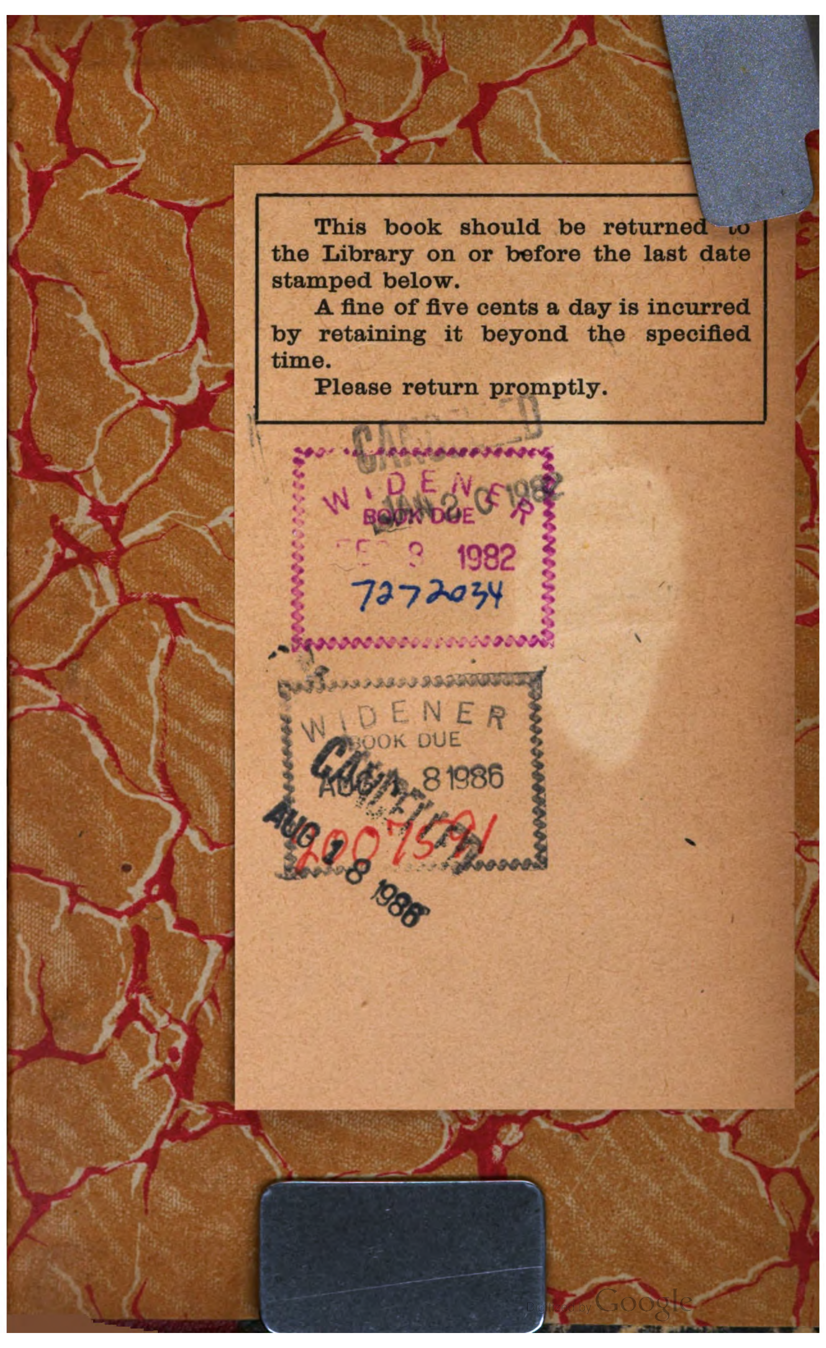
imprudentes, en jetant bas ces hautes constructions de pierres, en secouant, dans une colère, tous ces déguisements, tous ces tristes haillons étrangers, qui tachent sa belle robe éclatante.

TABLE DES MATIÈRES

Coulommiers. — Imp. PAUL BRODARD. — 577-97.

7283. — Paris. — Imp. Hemmerlé et Cie. — 3-13.




This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.
A fine of five cents a day is incurred by retaining it beyond the specified time.
Please return promptly.
WIDENER
BOOK DUE
1982
7272034
WIDENER
BOOK DUE
8 1986
2007591
1986

